RB 170.745

Library
of the
University of Toronto

LETTRES
d'Une
PERUVIENNE.

NOUVELLE EDITION
Augmentée de plusieurs Lettres
et d'une Introduction à l'Histoire

Premiere Partie

A PARIS.
Chez Duchesne Libraire rue St.
Jacques au dessus des Mathurins,
au Temple du Goût.

Avec Approbation et Privilége du Roy.
M. D C C. LXI

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/g1761lettresdun01graf

LETTRES
D'UNE
PERUVIENNE.

NOUVELLE EDITION;

Augmentée de la Vie de Madame de Grafigny, de pluſieurs Lettres, & d'une Introduction Hiſtorique aux Lettres d'une Péruvienne.

TOME PREMIER.

VERS

A MADAME

DE GRAFIGNY,

SUR CÉNIE.

JE reviens de ta Comédie,
GRAFIGNY, les larmes aux yeux;
Que j'aime ta tendre Amie,
Et ſes ſentimens généreux!
Dans ſon Portrait que tu nous traces,
Que de charmes, que d'agrémens!
Que de vertus & que de graces!
Que d'eſprit, que de ſentimens!
Quelle délicateſſe extrême!
Que d'héroïſme en tes Portraits!
Ah! qu'il faut en avoir ſoi-même,
Pour s'exprimer comme tu fais!

VIE
DE MADAME
DE GRAFIGNY,
DE L'ACADÉMIE
DE FLORENCE,
TIRÉE DE QUELQUES OUVRAGES PÉRIODIQUES.

MADAME DE GRAFIGNY étoit née en Lorraine, & eſt morte à Paris le 12 Décembre 1758, dans la ſoixante-quatrieme année de ſon âge. Elle ſe nommoit *Françoiſe d'Happoncourt*. Elle étoit fille unique de François-Henri d'Iſſembourg, Seigneur d'Happoncourt, de Greux & autres

lieux, Lieutenant des Chevaux-Légers, Major des Gardes de Son Alteſſe Royale Léopold Premier, Duc de Lorraine, & Gouverneur de Boulay & de la Sarre. Sa mere ſe nommoit Marguerite de Seaureau, fille d'Antoine de Seaureau, Baron de Houdemon & de Vandœuvre, premier Maître-d'Hôtel du même Duc Léopold. Le pere de Madame de Grafigny, ſorti de l'ancienne & illuſtre Maiſon d'Iſſembourg en Allemagne, ſervit en France dans ſa jeuneſſe. Il fut Aide-de-Camp du Maréchal de Bouflers au Siége de Namur. Louis XIV, content de ſes ſervices, le reconnut Gentilhomme en France, comme il l'étoit en Allemagne, & confirma tous ſes Titres. Il s'attacha depuis à la Cour de Lorraine.

Sa fille fut mariée à M. François Huguet de Grafigny, Exempt des Gardes-du-Corps, & Chambellan du Duc de Lorraine. Elle eut beaucoup à ſouffrir de ſon mari. Après bien des années d'une patience héroïque, elle

en fut séparée juridiquement. Elle en avoit eu quelques enfans, morts en bas âge avant leur pere.

Madame de Grafigny étoit née sérieuse, & sa conversation n'annonçoit pas tout l'esprit qu'elle avoit reçu de la nature. Un jugement solide, un cœur sensible & bienfaisant, un commerce doux, égal & sûr, lui avoient fait des amis long-tems avant qu'elle pensât à se faire des Lecteurs.

Mademoiselle de Guise, venant à Paris épouser M. le Duc de Richelieu, amena avec elle Madame de Grafigny; peut-être sans cette circonstance n'y seroit-elle jamais venue: du moins l'état de sa fortune ne lui permettoit gueres d'y songer; & d'ailleurs elle ne prévoyoit pas plus que les autres, la réputation qui l'attendoit dans cette Capitale. Plusieurs Gens d'esprit réunis dans une Société, où elle avoit été admise, la forcerent de fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, volume *in*-12, qui parut en 1745.

Le Morceau qu'elle donna eſt le plus conſidérable du Recueil ; il eſt intitulé : *Nouvelle Eſpagnole ; le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices.* Le titre même, comme on voit, eſt une maxime, & tout le Roman en eſt rempli. Cette bagatelle ne fut pas goûtée par quelques-uns des Aſſociés. Madame de Grafigny fut piquée des plaiſanteries de ces Meſſieurs ſur ſa Nouvelle Eſpagnole, &, ſans rien dire à la Société, elle compoſa les *Lettres d'une Péruvienne*, qui eurent le plus grand ſuccès. Peu de tems après elle donna au Théâtre François, avec des applaudiſſemens qui ne ſe ſont point démentis, *Cénie*, en cinq Actes en Proſe. C'eſt une des meilleures Pieces que nous ayons dans le genre attendriſſant.

La Fille d'Ariſtide, autre Comédie en Proſe, n'eut point à la repréſentation, le même ſuccès que *Cénie*. Elle a paru imprimée après la mort de Madame de Grafigny. On dit que

l'Auteur, le jour même de sa mort, en avoit corrigé la derniere épreuve. On assure aussi que le peu de succès de cette Piece au Théâtre, n'a pas peu contribué à la maladie dont elle est morte. Madame de Grafigny avoit cet amour-propre louable, pere de tous les talens ; une Critique, une Epigramme lui causoit un véritable chagrin, & elle l'avouoit de bonne foi.

Outre ces deux Drames imprimés, Madame de Grafigny a laissé un petit Acte de Féerie intitulé *Azor*, qui a été joué chez elle, & qu'on la détourna de donner aux Comédiens. Elle a de plus composé trois ou quatre Pieces en un Acte, qui ont été représentées à Vienne par les Enfans de l'Empereur. Ce sont des sujets simples & moraux, à la portée de l'auguste Jeunesse qu'elle vouloit instruire.

Leurs Majestés l'Empereur & l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême l'honoroient d'une estime

particuliere, & lui faiſoient ſouvent des préſens, * ainſi que leurs Alteſſes Royales le Prince Charles & la Princeſſe Charlotte de Lorraine, avec leſquelles elle avoit même la diſtinction d'être en commerce de Lettres. Elle a legué ſes Livres à feu M. Guymond de la Touche, Auteur de la moderne Tragédie d'Iphigénie en Tauride, & de l'Epître à l'Amitié. Il n'a joui qu'un an de ce don, étant mort lui-même au mois de Février de cette année 1760. Elle a laiſſé tous ſes Papiers à un Homme de Lettres, ſon ami depuis trente années, avec la liberté d'en diſpoſer comme il le jugeroit à propos.

On peut juger de l'eſprit de Madame de Grafigny par ſes Ouvrages ; ils ſont entre les mains de tout le monde : on peut juger de ſon ame par ſes amis ; elle n'en a eu que d'eſ-

* L'Empereur (François Premier) a donné une Penſion conſidérable à Madame de Grafigny. *Année Littéraire* 1756, *Tome premier, page* 112.

timables : leurs regrets font ſon éloge. Le fond de ſon caractere étoit une ſenſibilité & une bonté de cœur ſans exemple. Elle faiſoit tout le bien qu'elle pouvoit faire. On ne ſçait preſque aucune particularité de ſa vie, parce qu'elle étoit ſimple & modeſte, & ne parloit jamais d'elle. Seulement on ſçait que ſa vie n'a été qu'un tiſſu de malheurs ; & c'eſt dans ces malheurs qu'elle aura puiſé en partie cette douce & ſublime Philoſophie du cœur, qui caractériſe ſes Ouvrages, & les fera paſſer à la poſtérité.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les *Lettres d'une Péruvienne & Cénie*, Piece en cinq Actes, nouvelle Edition, corrigée & augmentée de pluſieurs Lettres, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, ce 8 Mai 1751.

Signé, SAURIN.

EXTRAIT

DU PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amée la Dame DE GRAFIGNY, Nous a fait exposer qu'elle désireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre *les Lettres d'une Péruvienne*, & *Cénie*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaire. A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer,

vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, *&c.* du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingtiéme jour du mois de Décembre l'an de grace mil sept cent cinquante-un, & de notre Regne le trente-septiéme.

Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

Registré sur le Registre douze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 586,

f. 545. conformément au Reglement de 1725 ; qui fait défense Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir neuf Exemplaires de chacun, prescrits par l'Art. CVIII. du même Reglement. A Paris, le 24 Décembre 1751. COIGNARD, *Syndic.*

EXTRAIT de la Cession de Madame DE GRAFIGNY.

Je soussignée reconnois avoir cedé pour toujours, & sans aucune réserve de ma part, sous quelque prétexte que ce soit, soit pour cause de corrections, additions, réimpressions ou permission quelconques, à M. DUCHESNE, Libraire à Paris, le présent Privilége des *Lettres d'une Péruvienne*, & de *Cénie*, pour qu'il en jouisse lui & les siens comme d'une chose qui lui appartient, en ayant reçu le prix convenu entre nous. Fait à Paris, le 23 Juin 1751.

D'HAPPONCOURT DE GRAFIGNY.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

SI la vérité qui s'écarte du vraiſemblable perd ordinairement ſon crédit aux yeux de la Raiſon, ce n'eſt pas ſans retour ; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grace devant ſon Tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Editeur de cet Ouvrage, en préſentant au Public les

Lettres d'une jeune Peruvienne, dont le ſtile & les penſées ont ſi peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuſe qu'un injuſte préjugé nous a fait prendre de ſa nation.

Enrichis par les précieuſes dépouilles du Perou, nous devrions au moins regarder les habitans de cette partie du Monde, comme un peuple magnifique; & le ſentiment du reſpect ne s'éloigne guères de l'idée de la magnificence.

Mais toujours prévenus en notre faveur, nous n'accordons du mérite aux autres nations, qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres; que leur langue ſe rapproche de notre idiôme. Comment peut-on être Perſan? *

Nous mépriſons les Indiens; à peine accordons-nous une ame penſante à ces peuples malheureux : cependant leur hiſtoire eſt entre les mains de tout le

* Lettres Perſannes.

monde ; nous y trouvons partout des monumens de la ſagacité de leur eſprit, & de la ſolidité de leur Philoſophie.

*Un de nos plus grands Poëtes * a crayonné les mœurs Indiennes dans un Poëme Dramatique, qui a dû contribuer à les faire connoître.*

Avec tant de lumieres répandues ſur le caractère de ces peuples, il ſemble qu'on ne devroit pas craindre de voir paſ-

* M. de Voltaire, dans Alzire.

ſer pour une fixion des Lettres originales, qui ne font que développer ce que nous connoiſſons déjà de l'eſprit vif & naturel des Indiens; mais le préjugé a-t-il des yeux? Rien ne raſſure contre ſon jugement, & l'on ſe ſeroit bien gardé d'y ſoumettre cet Ouvrage, ſi ſon empire étoit ſans bornes.

Il ſemble inutile d'avertir que les premieres Lettres de Zilia ont été traduites par elle-même : on devinera aiſé-

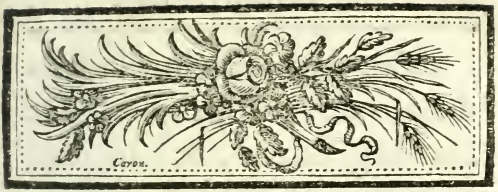
ment, qu'étant compoſées dans une Langue, & tracées d'une maniere qui nous ſont également inconnues, le recueil n'en ſeroit pas parvenu juſqu'à nous, ſi la même main ne les eût écrites dans notre Langue.

Nous devons cette traduction au loiſir de Zilia dans ſa retraite, à la complaiſance qu'elle eut de la communiquer au Chevalier Déterville, & à la permiſſion qu'il obtint de la garder.

On connoîtra facilement aux fautes de Grammaire & aux négligences du ſtile, combien on a été ſcrupuleux de ne rien dérober à l'eſprit d'ingénuité qui regne dans cet Ouvrage. On s'eſt contenté de ſupprimer un grand nombre de figures hors d'uſage dans notre ſtile, on n'en a laiſſé que ce qu'il en falloit pour faire ſentir combien il étoit néceſſaire d'en retrancher.

On a cru auſſi pouvoir,

ſans rien changer au fond de la penſée, donner une tournure plus intelligible à de certains traits métaphyſiques, qui auroient pû paroître obſcurs. C'eſt la ſeule part que l'on ait à ce ſingulier Ouvrage.



INTRODUCTION HISTORIQUE

Aux Lettres Peruviennes.

IL n'y a point de peuple dont les connoiſſances ſur ſon origine & ſon antiquité ſoient auſſi bornées que celles des Peruviens. Leurs Annales renferment à peine l'hiſtoire de quatre ſiécles.

Mancocapac, selon la tradition de ces peuples, fut leur Législateur, & leur premier Inca. Le Soleil, disoit-il, qu'ils appelloient leur pere, & qu'ils regardoient comme leur Dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis longtems, leur envoya du ciel deux de ses enfans, un fils & une fille, pour leur donner des loix, & les engager, en formant des villes & en cultivant la terre, à devenir des hommes raisonnables.

C'est donc à *Mancocapac*,

& à ſa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco*, que les Peruviens doivent les principes, les mœurs & les arts, qui en avoient fait un peuple heureux, lorſque l'avarice, du ſein d'un Monde dont ils ne ſoupçonnoient pas même l'exiſtence, jetta ſur leurs terres des tyrans, dont la barbarie fit la honte de l'Humanité & le crime de leur ſiécle.

Les circonſtances où ſe trouvoient les Peruviens, lors de la deſcente des Eſpagnols, ne pouvoient être plus favo-

rables à ces derniers. On parloit depuis quelque tems d'un ancien oracle qui annonçoit qu'*après un certain nombre de Rois, il arriveroit dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avoit jamais vus, qui envahiroient leur Royaume & détruiroient leur Religion.*

Quoique l'Aſtronomie fût une des principales connoiſſances des Peruviens, ils s'effrayoient des prodiges, ainſi que bien d'autres peuples. Trois cercles qu'on avoit apperçus autour de la Lune,

& ſur-tout quelques comètes, avoient répandu la terreur parmi eux ; une aigle pourſuivie par d'autres oiſeaux, la mer ſortie de ſes bornes, tout enfin rendoit l'oracle auſſi infaillible que funeſte.

Le fils aîné du ſeptieme des Incas, dont le nom annonçoit dans la langue Peruvienne la fatalité de ſon époque, * avoit vu autrefois une figure fort differente de

* Il s'appelloit *Yahuarhuocac* ; ce qui ſignifioit littéralement, *Pleure-Sang*.

celle des Peruviens. Une barbe longue, une robe qui couvroit le Spectre jusqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menoit en lesse; tout cela avoit effrayé le jeune Prince, à qui le phantôme avoit dit qu'il étoit fils du Soleil, frere de *Mancocapac*, & qu'il s'appelloit *Viracocha*. Cette fable ridicule s'étoit malheureusement conservée parmi les Peruviens: & dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes, & montés sur des animaux dont ils n'a-

voient jamais connu l'eſpece, ils crurent voir en eux les fils de ce Viracocha, qui s'étoit dit fils du Soleil, & c'eſt de-là que l'uſurpateur ſe fit donner par les ambaſſadeurs qu'il leur envoya le titre de Deſcendant du Dieu qu'ils adoroient.

Tout fléchit devant eux: le peuple eſt par-tout le même. Les Eſpagnols furent reconnus preſque généralement pour des Dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus conſidérables & par les

hommages les plus humilians.

Les Peruviens s'étant apperçus que les chevaux des Eſpagnols mâchoient leurs freins, s'imaginerent que ces monſtres domptés, qui partageoient leur reſpect, & peut-être leur culte, ſe nourriſſoient de métaux; ils alloient leur chercher tout l'or & l'argent qu'ils poſſédoient, & les entouroient chaque jour de ces offrandes. On ſe borne à ce trait pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, & la facilité que trou-

verent les Eſpagnols à les ſéduire.

Quelque hommage que les Peruviens euſſent rendu à leurs tyrans, ils avoient trop laiſſé voir leurs immenſes richeſſes pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un peuple entier, ſoumis & demandant grace, fut paſſé au fil de l'épée. Tous les droits de l'Humanité violés laiſſerent les Eſpagnols les maîtres abſolus des tréſors d'une des plus belles parties du Monde. *Méchaniques victoires*, s'écrie

Montagne, * en ſe rappellant le vil objet de ces conquêtes ! *Jamais l'ambition*, ajoute-t-il, *jamais les inimitiés publiques ne pouſſerent les hommes les uns contre les autres à ſi horribles hoſtilités ou calamités ſi miſérables.*

C'eſt ainſi que les Peruviens furent les triſtes victimes d'un peuple avare, qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi & même de l'amitié. L'ignorance de nos vices & la naïveté de

* Tom. V. Chap. VI. des Coches.

leurs mœurs les jetterent dans les bras de leurs lâches ennemis. En vain des eſpaces infinis avoient ſéparé les villes du Soleil de notre Monde, elles en devinrent la proye & le domaine le plus précieux.

Quel ſpectacle pour les Eſpagnols, que les jardins du temple du Soleil, où les arbres, les fruits & les fleurs étoient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe! Les murs du temple revêtus du même métal, un nombre infini de ſtatues couvertes de

pierres précieuſes, & quantité d'autres richeſſes inconnues juſqu'alors, éblouirent les Conquérans de ce peuple infortuné. En donnant un libre cours à leurs cruautés, ils oublierent que les Peruviens étoient des hommes.

Une analyſe auſſi courte des mœurs de ces peuples malheureux que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes, terminera l'introduction qu'on a crue néceſſaire aux Lettres qui vont ſuivre.

Ces peuples étoient en général francs & humains;

l'attachement qu'ils avoient pour leur Religion les rendoit obſervateurs rigides des loix qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancocapac*, fils du Soleil qu'ils adoroient.

Quoique cet aſtre fût le ſeul Dieu auquel ils euſſent érigé des temples, ils reconnoiſſoient au deſſus de lui un Dieu Créateur, qu'ils appelloient *Pachacamac* ; c'étoit pour eux le *grand nom.* Le mot de *Pachacamac* ne ſe prononçoit que rarement & avec des ſignes de l'admiration la plus grande. Ils avoient auſſi

beaucoup de vénération pour la Lune, qu'ils traitoient de femme & de sœur du Soleil. Ils la regardoient comme la mere de toutes choses; mais ils croyoient, comme tous les Indiens, qu'elle causeroit la destruction du Monde, en se laissant tomber sur la terre, qu'elle anéantiroit par sa chûte. Le tonnerre, qu'ils appelloient *Talpor*; les éclairs & la foudre passoient parmi eux pour les ministres de la Justice du Soleil, & cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirerent

inſpirerent les premiers Eſpagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des inſtrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Peruviens ; ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

L'or, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux, compoſoient les offrandes qu'ils faiſoient au Soleil. Le *Raymi* étoit la principale

fête de ce Dieu, auquel on préſentoit dans une coupe du *mays*, eſpece de liqueur forte, que les Peruviens ſçavoient extraire d'une de leurs plantes, & dont ils bûvoient juſqu'à l'yvreſſe après les ſacrifices.

Il y avoit cent portes dans le temple ſuperbe du Soleil. L'Inca regnant, qu'on appelloit le Capa-Inca, avoit ſeul droit de les faire ouvrir; c'étoit à lui ſeul auſſi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce temple.

Les Vierges conſacrées au

Soleil y étoient élevées preſque en naiſſant, & y gardoient une perpétuelle virginité, ſous la conduite de leurs *Mamas*, ou Gouvernantes, à moins que les loix ne les deſtinaſſent à épouſer des Incas, qui devoient toujours s'unir à leurs ſœurs, ou, à leur défaut, à la premiere Princeſſe du Sang, qui étoit Vierge du Soleil. Une des principales occupations de ces Vierges, étoit de travailler aux diadêmes des Incas, dont une eſpece de frange faiſoit toute la richeſſe.

Le temple étoit orné des différentes Idoles des peuples qu'avoient ſoumis les Incas, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richeſſe des métaux & des pierres précieuſes dont il étoit embelli, le rendoit d'une magnificence & d'un éclat dignes du Dieu qu'on y ſervoit.

L'obéiſſance & le reſpect des Peruviens pour leurs Rois étoient fondés ſur l'opinion qu'ils avoient que le Soleil étoit le pere de ces Rois. Mais l'attachement & l'amour qu'ils avoient pour eux,

étoient le fruit de leurs propres vertus, & de l'équité des Incas.

On élevoit la Jeuneſſe avec tous les ſoins qu'exigeoit l'heureuſe ſimplicité de leur morale. La ſubordination n'effrayoit point les eſprits, parce qu'on en montroit la néceſſité de très-bonne heure, & que la tyrannie & l'orgueil n'y avoient aucune part. La modeſtie & les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation des enfans. Attentifs à corriger leurs premiers dé-

fauts, ceux qui étoient chargés de les inſtruire, arrêtoient les progrès d'une paſſion naiſſante, * ou les faiſoient tourner au bien de la ſociété. Il eſt des vertus qui en ſuppoſent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Peruviens, il ſuffit de dire qu'avant la deſcente des Eſpagnols, il paſſoit pour conſtant qu'un Peruvien n'avoit jamais menti.

Les *Amautas*, Philoſophes

* Voyez les Cérémonies & Coutumes Religieuſes. Diſſertations ſur les Peuples de l'Amérique. Chap. 13.

de cette nation, enſeignoient à la Jeuneſſe les découvertes qu'on avoit faites dans les ſciences. La nation étoit encore dans l'enfance à cet égard ; mais elle étoit dans la force de ſon bonheur.

Les Peruviens avoient moins de lumieres, moins de connoiſſances, moins d'arts que nous, & cependant ils en avoient aſſez pour ne manquer d'aucune choſe néceſſaire. Les *Quapas* ou les *Quipos* *

* Les *Quipos* du Perou étoient auſſi en uſage parmi pluſieurs peuples de l'Amérique Méridionale.

leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auſquels d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés, leur rappelloient, par des nœuds placés de diſtance en diſtance, les choſes dont ils vouloient ſe reſſouvenir. Ils leur ſervoient d'Annales, de Codes, de Rituels, &c. Ils avoient des Officiers publics, appellés *Quipocamaios*, à la garde deſquels les *Quipos* étoient confiés. Les finances, les comptes, les tributs, toutes les affaires, toutes les

combinaiſons étoient auſſi aiſément traités avec les *Quipos*, qu'ils auroient pû l'être par l'uſage de l'écriture.

Le ſage Légiſlateur du Perou, Mancocapac avoit rendu ſacrée la culture des terres ; elle s'y faiſoit en commun, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouiſſance. Des canaux d'une étendue prodigieuſe, diſtribuoient par-tout la fraîcheur & la fertilité : mais ce qui peut à peine ſe concevoir, c'eſt que ſans aucun inſtrument de fer, ni d'acier, & à

force de bras ſeulement, les Peruviens avoient pû renverſer des rochers, percer les montagnes les plus hautes pour conduire leurs ſuperbes aqueducs, ou les routes qu'ils pratiquoient dans tout leur pays.

On ſçavoit au Perou autant de Géométrie qu'il en falloit pour la meſure & le partage des terres. La Médecine y étoit une ſcience ignorée, quoiqu'on y eût l'uſage de quelques ſecrets pour certains accidens particuliers. *Garcilaſſo* dit qu'ils avoient

une ſorte de Muſique, & même quelque genre de Poëſie. Leurs Poëtes, qu'ils appelloient *Haſavec*, compoſoient des eſpeces de Tragédies & des Comédies que les fils des *Caciques* (*a*), ou des *Curacas* (*b*) repréſentoient pendant les fêtes devant les Incas & toute la Cour.

La morale & la ſcience des

(*a*) Caciques, eſpece de Gouverneurs de Province.

(*b*) Souverains d'une petite contrée. Ils ne ſe préſentoient jamais devant les Incas & les Reines, ſans leur offrir un tribut des curioſités que produiſoit la Province où ils commandoient.

loix utiles au bien de la société, étoient donc les seules choses que les Peruviens eussent appriſes avec quelque succès. *Il faut avouer* (dit un Historien *) *qu'ils ont fait de si grandes choses, & établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.*

* Puffendorff, Introd. à l'Hist.

LETTRES
D'UNE
PERUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

Les Eſpagnols entrent avec violence dans le Temple du Soleil ; en arrachent Zilia, qui conſerve heureuſement ſes Quipos, *avec leſquels elle exprime ſes infortunes & ſa tendreſſe pour Aza.*

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent &

ſont diſſipés avant d'arriver juſqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon ſecours ; en vain j'attends que tu viennes briſer les chaînes de mon eſclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore ſont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux ſurpaſſent-ils les miens !

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devroit faire couler mes larmes ; & ma douleur, mes craintes, mon déſeſpoir ne ſont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeſte

ou inutile? Cruelle alternative! mortelle inquiétude! ô mon cher Aza! que tes jours soient sauvés, & que je succombe, s'il le faut, sous les maux qui m'accablent.

Depuis le moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du tems, & replongé dans les idées éternelles,) depuis le moment d'horreur où ces Sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour, retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication avec nos citoyens, ignorant la langue de ces hommes féroces

dont je porte les fers, je n'éprouve que les effets du malheur, ſans pouvoir en découvrir la cauſe. Plongée dans un abîme d'obſcurité, mes jours ſont ſemblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes raviſſeurs ne le ſont pas même de mes larmes; ſourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon déſeſpoir.

Quel eſt le peuple aſſez féroce pour n'être point émû aux ſignes de la douleur? Quel deſert aride a vû naître des humains inſenſibles à la voix de la

Nature gémiſſante? Les Barbares! Maîtres du *Yalpor*, * fiers de la puiſſance d'exterminer, la cruauté eſt le ſeul guide de leurs actions. Aza! comment échapperas-tu à leur fureur? où es-tu? que fais-tu? ſi ma vie t'eſt chere, inſtruis-moi de ta deſtinée.

Hélas! que la mienne eſt changée! comment ſe peut-il que des jours, ſi ſemblables entr'eux, ayent par rapport à nous de ſi funeſtes différences? Le tems s'écoule; les ténebres ſuccedent à la lumiere; aucun

* Nom du Tonnerre.

dérangement ne s'apperçoit dans la Nature ; & moi, du ſuprême bonheur, je ſuis tombée dans l'horreur du déſeſpoir, ſans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux paſſage.

Tu le ſçais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendreſſe m'avoit inſpiré pendant la nuit, je courus à mes *Quipos* * ; & profitant du ſilence

* Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens ſe ſer-

qui regnoit encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'eſpérance qu'avec leur ſecours je rendrois immortelle l'hiſtoire de notre amour & de notre bonheur.

A meſure que je travaillois, l'entrepriſe me paroiſſoit moins difficile ; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit ſous mes doigts une peinture fidelle de nos actions & de nos ſentimens, comme il étoit autre-

voient, au défaut de l'écriture, pour faire le payement des troupes & le dénombrement du peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en ſervoient auſſi pour tranſmettre à la poſtérité les actions mémorables de leurs Incas.

fois l'interprete de nos penſées, pendant les longs intervalles que nous paſſions ſans nous voir.

Toute entiere à mon occupation, j'oublios le tems, lorſqu'un bruit confus réveilla mes eſprits, & fit treſſaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes * s'ouvroient pour laiſſer un libre paſſage au Soleil de mes jours; je cachai précipitamment mes *Quipos* ſous un

* Dans le temple du Soleil il y avoit cent portes; l'*Inca* ſeul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

pan de ma robe, & je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible ſpectacle s'offrit à mes yeux ! jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple enſanglantés, l'image du Soleil foulée aux pieds, des ſoldats furieux pourſuivant nos Vierges éperduës & maſſacrant tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage; nos *Mamas* * expirantes ſous leurs coups, & dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre; les gémiſſemens de

* Eſpéce de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur & l'effroi, m'ôterent juſqu'au ſentiment.

Revenue à moi-même, je me trouvai par un mouvement naturel & preſqu'involontaire, rangée derriere l'autel que je tenois embraſſé. Là, immobile de ſaiſiſſement, je voyois paſſer ces barbares ; la crainte d'être apperçue arrêtoit juſqu'à ma reſpiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentiſſoient les effets de leur cruauté à la vûe des ornemens précieux répandus dans le temple ; qu'ils ſe ſai-

ſiſſoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage ; & qu'ils arrachoient juſqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, & que ne m'y oppoſant point, je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le deſſein de ſortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au Capa Inca * du ſecours & un aſyle pour mes compagnes & pour moi : mais aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me

* Nom générique des Incas regnans.

ſentis arrêter. O mon cher Aza, j'en frémis encore ! ces impies oſerent porter leurs mains ſacriléges ſur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure ſacrée, traînée ignominieuſement hors du temple, j'ai vû, pour la premiere fois, le ſeüil de la porte céleſte que je ne devois paſſer qu'avec les ornemens de la Royauté. * Au lieu des fleurs que l'on auroit ſemées ſous mes pas, j'ai vû les chemins couverts de ſang & de

* Les Vierges conſacrées au Soleil entroient dans le temple preſque en naiſſant, & n'en ſortoient que le jour de leur mariage.

mourans ;

mourans ; au lieu des honneurs du thrône que je devois partager avec toi, eſclave de la tyrannie, enfermée dans une obſcure priſon, la place que j'occupe dans l'Univers eſt bornée à l'étendue de mon être. Une natte, baignée de mes pleurs, reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame ; mais, cher ſoutien de ma vie, que tant de maux me ſeront légers, ſi j'apprends que tu reſpires !

Au milieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſçais par quel heureux hazard j'ai conſervé mes *Quipos*. Je les poſſé-

de, mon cher Aza ! C'eſt aujourd'hui le ſeul thréſor de mon cœur, puiſqu'il ſervira d'interprete à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront de ton ſort. Hélas ! par quelle voye pourrai-je les faire paſſer juſqu'à toi ? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore encore ; mais le même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſuggerera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que ſoit le *Chaqui* * fidele

* Meſſager.

qui te portera ce précieux dépôt, je ne ceſſerai d'envier ſon bonheur. Il te verra, mon cher Aza! Je donnerois tous les jours que le Soleil me deſtine, pour jouir un ſeul moment de ta préſence. Il te verra, mon cher Aza! Le ſon de ta voix frappera ſon ame de reſpect & de crainte. Il porteroit dans la mienne la joye & le bonheur. Il te verra certain de ta vie, il la bénira en ta préſence; tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de ſon retour déſechera mon ſang dans mes veines. O mon cher

Aza ! tous les tourmens des ames tendres ſont raſſemblés dans mon cœur : un moment de ta vûe les diſſiperoit ; je donnerois ma vie pour en jouir.

LETTRE DEUXIEME.

Zilia rappelle à Aza le jour où il s'eſt offert la premiere fois à ſa vûe, & où il lui apprit qu'elle deviendroit ſon épouſe.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais ſon ombre ſur la famille du pieux citoyen qui a reçu ſous ma fenêtre le myſtérieux tiſſu de mes penſées, & qui l'a remis dans tes mains. Que *Pachacamac* * prolonge ſes années, en récompenſe de ſon

* Le Dieu créateur, plus puiſſant que le Soleil.

adreſſe à faire paſſer juſqu'à moi les plaiſirs divins avec ta réponſe.

Les thréſors de l'amour me ſont ouverts ; j'y puiſe une joye délicieuſe dont mon ame s'enyvre. En dénouant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une mer parfumée. Tu vis, & les chaînes qui devoient nous unir ne ſont pas rompues. Tant de bonheur étoit l'objet de mes deſirs, & non celui de mes eſpérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignois que pour tes jours; ils ſont en ſûreté, je ne vois plus le malheur. Tu

m'aimes ; le plaiſir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec tranſport la délicieuſe confiance de plaire à ce que j'aime ; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainſi que la roſe tire ſa brillante couleur des rayons du Soleil, de même les charmes que tu trouves dans mon eſprit & dans mes ſentimens, ne ſont que les bienfaits de ton génie lumineux ; rien n'eſt à moi que ma tendreſſe.

Si tu étois un homme ordinaire, je ſerois reſtée dans l'ignorance à laquelle mon ſexe

eſt condamné ; mais ton ame, ſupérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus ; tu en as franchi les barrieres pour m'élever juſqu'à toi. Tu n'as pû ſouffrir qu'un être ſemblable au tien fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta poſtérité. Tu as voulu que nos divins *Amautas* * ornaſſent mon entendement de leurs ſublimes connoiſſances. Mais, ô lumiere de ma vie, ſans le deſir de te plaire, aurois-je pû me réſoudre à abandonner ma tranquille ignoran-

* Philoſophes Indiens.

ce, pour la pénible occupation de l'étude? Sans le desir de mériter ton estime, ta confiance, ton respect, par des vertus qui fortifient l'amour, & que l'amour rend voluptueuses, je ne serois que l'objet de tes yeux; l'absence m'auroit déjà effacée de ton souvenir.

Hélas! si tu m'aimes encore, pourquoi suis-je dans l'esclavage? En jettant mes regards sur les murs de ma prison, ma joye disparoît, l'horreur me saisit, & mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté; tu ne viens

pas à mon ſecours! tu es inſtruit de mon ſort, il n'eſt pas changé! Non, mon cher Aza, ces peuples féroces, que tu nommes Eſpagnols, ne te laiſſent pas auſſi libre que tu crois l'être. Je vois autant de ſignes d'eſclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te ſéduit; tu crois ſinceres les promeſſes que ces barbares te font faire par leur interprête, parce que tes paroles ſont inviolables; mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trou-

vent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes ſujets les prennent pour des Dieux ; ils ſe rangent de leur parti : ô mon cher Aza, malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fauſſe bonté de ces Etrangers. Abandonne ton Empire, puiſque *Viracocha* en a prédit la deſtruction. Achete ta vie & ta liberté au prix de ta puiſſance, de ta grandeur, de tes thréſors ; il ne te reſtera que les dons de la Nature. Nos jours ſeront en ſûreté.

Riches de la poſſeſſion de

nos cœurs, grands par nos vertus, puiſſans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre & de notre tendreſſe. Tu ſeras plus Roi en regnant ſur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma ſoumiſſion à tes volontés te fera jouir ſans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéiſſant je ferai retentir ton Empire de mes chants d'allégreſſe ; ton diadême * ſera toujours l'ouvrage de

* Le diadême des Incas étoit une eſpece de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

mes mains; tu ne perdras de ta Royauté que les ſoins & les fatigues.

Combien de fois, cher ame de ma vie, t'es tu plaint des devoirs de ton rang! Combien les cérémonies, dont tes viſites étoient accompagnées, t'ont-elles fait envier le ſort de tes ſujets? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi; craindrois-tu à préſent de perdre tant de contraintes? Ne ſuis-je plus cette Zilia, que tu aurois préférée à ton Empire? Non, je ne puis le croire: mon cœur n'eſt point changé; pourquoi le tien le ſeroit-il?

J'aime, je vois toujours le même Aza, qui régna dans mon ame au premier moment de ſa vûe; je me rappelle ce jour fortuné, où ton pere, mon ſouverain Seigneur, te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir réſervé à lui ſeul, d'entrer dans l'intérieur du temple; * je me repréſente le ſpectacle agréable de nos Vierges raſſemblées, dont la beauté recevoit un nouveau luſtre par l'ordre charmant dans lequel elles étoient rangées, telles que dans un jardin les

* L'Inca regnant avoit ſeul le droit d'entrer dans le temple du Soleil.

plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la ſymétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil levant, dont la tendre lumiere prépare la ſérénité d'un beau jour; le feu de tes yeux répandoit ſur nos joues le coloris de la modeſtie; un embarras ingénu tenoit nos regards captifs; une joie brillante éclatoit dans les tiens; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés enſemble. Nous n'avions jamais vû que le *Capa-Inca:* l'étonnement & le ſilence regnoient de toutes parts. Je ne ſçais quelles étoient les pen-

ſées de mes compagnes ; mais de quels ſentimens mon cœur ne fut-il point aſſailli ! Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaiſir. Confuſe des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vûe ; mais tu tournas tes pas vers moi : le reſpect me retint.

O mon cher Aza ! le ſouvenir de ce premier moment de mon bonheur me ſera toujours cher. Le ſon de ta voix, ainſi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémiſſement & le ſaint reſpect que

nous inſpire la préſence de la Divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi juſqu'à l'uſage de la voix ; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'oſai élever mes regards juſqu'à toi ; je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames qui ſe rencontrerent, & ſe confondirent dans un inſtant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre

que le principe du feu auroit pû nous tranſmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répanduë & ſentie avec une rapidité inexplicable?

J'étois trop ignorante ſur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la ſublime Théologie de nos *Cucipatas* *, je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine; je crus que le Soleil me manifeſtoit ſa volonté par ton organe, qu'il me choiſiſſoit pour ſon épouſe d'é-

* Prêtres du Soleil.

lite * : j'en ſoupirai ; mais, après ton départ, j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta préſence avoit fait ſur moi ! tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes compagnes pour la premiere fois. Qu'elles me parurent belles ! je ne pus ſoutenir leur préſence. Retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorſqu'une d'entr'elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux

* Il y avoit une Vierge choiſie pour le Soleil, qui ne devoit jamais être mariée.

ſujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois deſtinée à être ton épouſe, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les loix de ton Empire * : mais depuis que je t'avois vû, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas ſaiſir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant loin d'en connoître toute l'étendue, accoutumée au nom ſacré d'épouſe du Soleil, je bornois mon eſpérance

* Les loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouſer leurs ſœurs, & quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la premiere Princeſſe du ſang des Incas, qui étoit Vierge du Soleil.

à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'eſt toi, mon cher Aza, c'eſt toi qui dans la ſuite comblas mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguſte rang de ton épouſe m'aſſocieroit à ton cœur, à ton thrône, à ta gloire, à tes vertus; que je jouirois ſans ceſſe de ces entretiens ſi rares & ſi courts au gré de nos deſirs, de ces entretiens qui ornoient mon eſprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuſe eſpérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza, combien ton impatience contre mon extrême jeuneſſe, qui retardoit notre union, étoit flateuſe pour mon cœur ! Combien les deux années qui ſe ſont écoulées t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte ! Hélas, le moment fortuné étoit arrivé. Quelle fatalité l'a rendu ſi funeſte ? Quel Dieu pourſuit ainſi l'innocence & la vertu ; ou quelle Puiſſance infernale nous a ſéparés de nous-mêmes ? L'horreur me ſaiſit, mon cœur ſe déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza ! . . .

LETTRE TROISIEME.

Les Eſpagnols tranſportent pendant la nuit Zilia dans un vaiſſeau. Priſe du vaiſſeau Eſpagnol par les François. Surpriſe de Zilia à la vûe des nouveaux objets qui l'environnent.

C'EST toi, chere lumiere de mes jours, c'eſt toi qui me rappelles à la vie. Voudrois-je la conſerver, ſi je n'étois aſſurée que la mort auroit moiſſonné d'un ſeul coup tes jours & les miens ? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime no-

tre être, alloit s'éteindre : la Nature laborieuſe ſe préparoit déjà à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi ; je mourois ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorſque mon amour m'a rendu la vie, & je t'en fais un ſacrifice. Mais comment pourrai-je t'inſtruire des choſes ſurprenantes qui me ſont arrivées ? Comment me rappeller des idées déjà confuſes au moment où je les ai reçues, & que le tems qui s'eſt écoulé depuis rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je

avois-je confié à notre fidele *Chaqui* le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit deux de mes raviſſeurs vinrent m'enlever de ma ſombre retraite, avec autant de violence qu'ils en avoient employée à m'arracher du temple du Soleil.

Je ne ſçais par quel chemin on me conduiſit ; on ne marchoit que la nuit, & le jour on s'arrêtoit dans des déſerts arides, ſans chercher aucune retraite. Bientôt ſuccombant à la fatigue, on me fit porter par

je ne ſçais quel *hamac*, * dont le mouvement me fatiguoit preſqu'autant que ſi j'euſſe marché moi-même. Enfin arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces barbares me porterent ſur leurs bras dans une maiſon dont les approches, malgré l'obſcurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'avoit jamais été ma premiere priſon. Mais, mon cher Aza ! pourrois-je te per-

* Eſpece de lit ſuſpendu, dont les Indiens ont coutume de ſe ſervir pour ſe faire porter d'un endroit à l'autre.

ſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé les lévres d'un enfant du Soleil ! * Cette maiſon, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit, cette maiſon, comme ſuſpendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon eſprit, que *Ticaiviracocha* eût comblé mon ame, comme la tienne, de ſa divine ſcience, pour pouvoir comprendre ce

* Il paſſoit pour conſtant qu'un Peruvien n'avoit jamais menti.

prodige. Toute la connoiſſance que j'en ai, eſt que cette demeure n'a pas été conſtruite par un être ami des hommes : car quelques momens après que j'y fus entrée, ſon mouvement continuel, joint à une odeur malfaiſante, me cauſerent un mal ſi violent, que je ſuis étonnée de n'y avoir pas ſuccombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems aſſez long s'étoit écoulé ; je ne ſouffrois preſque plus, lorſqu'un matin je fus arrachée au ſommeil par un bruit plus affreux que celui du *Yalpor* : notre habitation en

recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprouvera, lorſque la Lune, en tombant, réduira l'Univers en pouſſiere.* Des cris qui ſe joignirent à ce fracas, le rendoient encore plus épouvantable ; mes ſens ſaiſis d'une horreur ſecrette, ne portoient à mon ame que l'idée de la deſtruction de la Nature entiere. Je croyois le péril univerſel ; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin juſqu'au dernier excès, à la vûe d'une troupe

* Les Indiens croyoient que la fin du Monde arriveroit par la Lune, qui ſe laiſſeroit tomber ſur la terre.

d'hommes en fureur, le viſage & les habits enſanglantés, qui ſe jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne ſoutins pas cet horrible ſpectacle ; la force & la connoiſſance m'abandonnerent : j'ignore encore la ſuite de ce terrible événement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit aſſez propre, entourée de pluſieurs Sauvages, qui n'étoient plus les cruels Eſpagnols, mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te repréſenter ma ſurpriſe, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, ſans

pouvoir comprendre comment ce changement avoit pû ſe faire? Je refermai promptement les yeux, afin que plus recueillie en moi-même, je puſſe m'aſſurer ſi je vivois, ou ſi mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour paſſer dans les régions inconnues. *

Te l'avouerai-je, chere Idole de mon cœur? fatiguée d'une vie odieuſe, rebutée de ſouffrir des tourmens de toute eſpece, accablée ſous le poids de

* Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

mon horrible deſtinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je ſentois approcher : je refuſai conſtamment tous les ſecours que l'on m'offroit ; en peu de jours je touchai au terme fatal, & j'y touchai ſans regret.

L'épuiſement des forces anéantit le ſentiment ; déjà mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images, que comme un léger deſſein tracé par une main tremblante ; déjà les objets qui m'avoient le plus affectée n'excitoient en moi que cette ſenſation vague, que nous éprouvons en nous laiſ-

ſant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étois preſque plus. Cet état, mon cher Aza, n'eſt pas ſi fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraye, parce que nous y pénſons de toutes nos forces ; quand il eſt arrivé, affoiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduiſent, le moment déciſif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte durant la vie à pénétrer dans l'avenir, & même dans celui qui ne ſera plus pour nous, ſemble reprendre de nouvelles forces au moment de

la perdre. On ceſſe de vivre pour ſoi ; on veut ſçavoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon ame que je me crus tranſportée dans l'intérieur de ton palais ; j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort. Mon imagination me peignit ſi vivement ce qui devoit ſe paſſer, que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir : je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de ſentiment, tel qu'un lys deſſéché par la brûlante ardeur du Midi. L'a-

mour eſt-il donc quelquefois barbare? Je jouiſſois de ta douleur, je l'excitois par de triſtes adieux; je trouvois de la douceur, peut-être du plaiſir, à répandre ſur tes jours le poiſon des regrets; & ce même amour, qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, reveillée comme d'un profond ſommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des ſecours, je revis la lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher Arbitre de mon exiſtence? Hélas! qui pourra m'en aſſu-

rer? Je ne ſçais plus où je ſuis; peut-être eſt-ce loin de toi. Mais duſſions-nous être ſéparés par les eſpaces immenſes qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes penſées volera ſans ceſſe autour de toi.

LETTRE QUATRIEME.

Abbattement & maladie de Zilia. Amour & soins de Déterville.

QUEL que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la Nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer, nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi ; chaque inſtant où je reſpire, eſt un ſacrifice que je fais à ton amour, & de jour en jour il devient plus pénible. Si le tems apporte quelque ſoulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les ſouffrances de mon eſprit. Loin d'éclaircir mon ſort, il ſemble le rendre encore plus obſcur. Tout ce qui m'environne m'eſt inconnu, tout m'eſt nouveau, tout intéreſſe ma curioſité, & rien ne peut la ſatisfaire. En vain, j'employe mon attention & mes efforts pour entendre, ou pour être entendue ; l'un &

l'autre me ſont également impoſſibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la ſource, en dérobant à mes yeux l'impreſſion qu'ils recevoient des objets : je m'obſtinai quelque tems à les tenir fermés ; efforts infructueux ! les ténébres volontaires auſquelles je m'étois condamnée, ne ſoulageoient que ma modeſtie toujours bleſſée de la vûe de ces hommes, dont les ſervices & les ſecours ſont autant de ſupplices ; mais mon ame n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus

vives, & le desir de les exprimer plus violent. L'impossibilité de me faire entendre, répand encore jusques sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyois déjà entendre quelques mots des Sauvages Espagnols, j'y trouvois des rapports avec notre auguste langage ; je me flattois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expri-

ment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même nation ; & à la différence de leurs manieres, & de leur caractère apparent, on devine sans peine que *Pachacamac* leur a distribué dans une grande disproportion les élémens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matiere des plus durs métaux ; ceux-ci semblent s'être échappés des mains du Créateur au moment où il n'avoit encore assemblé pour leur

formation que l'air & le feu. Les yeux fiers, la mine ſombre & tranquille de ceux-là, montroient aſſez qu'ils étoient cruels de ſang-froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le viſage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empreſſement répandu ſur leurs actions, & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui ſuſpendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent preſque pas le chevet

de mon lit : l'un que j'ai jugé être le *Cacique* *, à ſon air de grandeur, me rend, je crois, à ſa façon, beaucoup de reſpects : l'autre me donne une partie des ſecours qu'exige ma maladie ; mais ſa bonté eſt dure, ſes ſecours ſont cruels, & ſa familiarité impérieuſe.

Dès le premier moment où, revenue de ma foibleſſe, je me trouvai en leur puiſſance, celui-ci, car je l'ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confuſion

* *Cacique* eſt une eſpéce de Gouverneur de Province.

inexprimable; il parut surpris de ma résistance, & sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : foible, mourante, & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce tems, il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon desavantage.

Cette espece de cérémonie *

* Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la Médecine.

me paroît une ſuperſtition de ces peuples : j'ai crû remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal : mais il faut apparemment être de leur nation pour en ſentir les effets ; car je n'en éprouve que très-peu : je ſouffre toujours d'un feu intérieur qui me conſume ; à peine me reſte-t-il aſſez de force pour nouer mes *Quipos*. J'employe à cette occupation autant de tems que ma foibleſſe peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes ſens, ſemblent donner plus de réalité à mes penſées ; la ſorte de reſſemblance

que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illuſion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'aſſurer de mes vœux, de ma tendreſſe; cette douce erreur eſt mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémis de ton abſence ; ainſi toute entiere à ma tendreſſe, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre uſage pourrois-je en faire ? O mon cher Aza ! quand tu ne ſerois pas le maître de mon ame ;

quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inſéparablement à toi, plongée dans un abîme d'obſcurités, pourrois-je détourner mes penſées de la lumiere de ma vie? Tu es le Soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges, ils ſont à toi. Tu me chéris; je conſens à vivre. Que feras-tu pour moi? Tu m'aimeras, je ſuis récompenſée.

LETTRE CINQUIEME.

Idées confuſes de Zilia ſur les ſecours qu'on lui donne, & ſur les marques de tendreſſe de Déterville.

QUE j'ai ſouffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai conſacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines; dès que mes officieux Perſécuteurs ſe ſont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'uſage.

On m'a enfin rendu le thréſor de

de ma tendreſſe ; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reſte que cette expreſſion de mes ſentimens ; il ne me reſte que la triſte conſolation de te peindre mes douleurs : pouvois-je la perdre ſans déſeſpoir ?

Mon étrange deſtinée m'a ravi juſqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint, quand on eſt écouté : une partie de notre chagrin paſſe ſur le viſage de ceux qui nous écoutent ; quel qu'en ſoit le motif, il ſemble nous ſoulager. Je ne puis me faire en-

tendre, & la gayeté m'environne.

Je ne puis même jouir paiſiblement de la nouvelle eſpece de déſert où me réduit l'impuiſſance de communiquer mes penſées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la ſolitude de mon ame, contraignent les attitudes de mon corps, & portent la gêne juſques dans mes penſées : il m'arrive ſouvent d'oublier cette heureuſe liberté que la Nature nous a donnée de rendre nos ſentimens impénétrables, & je crains quelquefois que ces Sauvages curieux

ne devinent les réflexions désavantageuses que m'inspire la bisarrerie de leur conduite : je me fais une étude gênante d'arranger mes pensées, comme s'ils pouvoient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donnée de leur caractère & de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je

veux être ; ils me retiennent par une eſpece de violence dans ce lit, qui m'eſt devenu inſupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur eſclave, & que leur pouvoir eſt tyrannique.

D'un autre côté, ſi je réfléchis ſur l'envie extrême qu'ils témoignent de conſerver mes jours, ſur le reſpect dont ils accompagnent les ſervices qu'ils me rendent, je ſuis tentée de penſer qu'ils me prennent pour un être d'une eſpece ſupérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, ſans courber ſon

corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le *Cacique* ſemble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du *Raymi* : (*a*) il ſe met ſur ſes genoux fort près de mon lit, il reſte un tems conſidérable dans cette poſture gênante : tantôt il garde le ſilence, & les yeux baiſſés, il ſemble rêver profondément : je vois ſur ſon viſage cet embarras reſpectueux que nous inſpire *le grand Nom* (*b*)

(*a*) Le *Raymi*, principale fête du Soleil : l'Inca & les Prêtres l'adoroient à genoux.

(*b*) Le grand Nom étoit *Pachacamac* ; on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ſignes d'adoration.

prononcé à haute voix. S'il trouve l'occaſion de ſaiſir ma main, il y porte ſa bouche avec la même vénération que nous avons pour le ſacré Diadême. * Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne reſſemblent point au langage ordinaire de ſa nation. Le ſon en eſt plus doux, plus diſtinct, plus meſuré; il y joint cet air touché qui précede les larmes, ces ſoupirs qui expriment les beſoins de l'ame, ces accens qui ſont preſque des

* On baiſoit le Diadême de *Manco-Capac*, comme nous baiſons les Reliques de nos Saints.

plaintes, enfin tout ce qui accompagne le desir d'obtenir des graces. Hélas! mon cher Aza, s'il me connoissoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur sur mon être, quelle priere auroit-il à me faire?

Cette nation ne seroit-elle point idolâtre? Je ne lui ai vû encore faire aucune adoration au Soleil; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le Grand *Manco-Capac* * eût apporté sur la terre les volontés du Soleil, nos Ancêtres divinisoient tout

* Premier Législateur des Indiens. *Voyez* l'histoire des Incas.

ce qui les frappoit de crainte ou de plaiſir : peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux ſentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuſe contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire ; ils obéiroient aux ſignes de mes volontés ; je ſerois libre, je ſortirois de cette odieuſe demeure ; j'irois chercher le maître de mon ame ; un ſeul de ſes regards effaceroit le ſouvenir de tant d'infortunes.

LETTRE SIXIEME.

Rétabliſſement de Zilia. Son étonnement & ſon déſeſpoir, en ſe voyant ſur un vaiſſeau. Elle veut ſe précipiter dans la mer.

QUELLE horrible ſurpriſe, mon cher Aza ! Que nos malheurs ſont augmentés ! Que nous ſommes à plaindre ! Nos maux ſont ſans remede ; il ne me reſte qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empreſſement de cette liberté ; je me ſuis traînée à une petite fe-

nêtre, qui depuis long-tems étoit l'objet de mes desirs curieux; je l'ai ouverte avec précipitation. Qu'ai-je vû, cher amour de ma vie! Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, & le mortel désespoir qui m'a saisie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vûe seule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis

pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon ame avec cette affreuse connoissance ? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'éxiste ; la destruction de mon être ne paroîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi.

Cher Arbitre de mes jours, de quel prix te peut être déſormais ma vie infortunée? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait inſupportable dont je ne veux plus jouir; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime: l'Univers eſt anéanti pour moi; il n'eſt plus qu'un vaſte déſert que je remplis des cris de mon amour; entends-les, cher objet de ma tendreſſe; ſois-en touché; permets que je meure...

Quelle erreur me ſéduit! Non, mon cher Aza, non, ce

n'eſt pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'eſt la timide Nature, qui, en frémiſſant d'horreur, emprunte ta voix plus puiſſante que la ſienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais ç'en eſt fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ſes regrets . . . .

Que la Mer abîme à jamais dans ſes flots ma tendreſſe malheureuſe, ma vie & mon déſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers ſentimens de mon cœur : il n'a reçu que ton image, il ne vou-

loit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le penſe, je le ſens encore, je le dis pour la derniere fois. . . . . .

LETTRE SEPTIEME.

Zilia, qu'on empêche de ſe précipiter, ſe repent de ſon projet.

AZA, tu n'as pas tout perdu : tu regnes encore ſur un cœur ; je reſpire. La vigilance de mes Surveillans a rompu mon funeſte deſſein ; il ne me reſte que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonſtances d'un projet auſſi-tôt détruit que formé. Oſerois-je jamais lever les yeux juſqu'à toi, ſi tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raiſon, anéantie par le déſeſpoir, ne m'étoit plus d'aucun ſecours ; ma vie ne me paroiſſoit d'aucun prix ; j'avois oublié ton amour.

Que le ſang froid eſt cruel après la fureur ! Que les points de vûe ſont différens ſur les mêmes objets ! Dans l'horreur du déſeſpoir on prend la férocité pour du courage, & la crainte des ſouffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une ſurpriſe nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la foibleſſe pour principe de notre héroïſme ; pour fruit, que le répen-

tir, & que le mépris pour récompenſe.

La connoiſſance de ma faute en eſt la plus ſévere punition. Abandonnée à l'amertume des remords, enſevelie ſous le voile de la honte, je me tiens à l'écart; je crains que mon corps n'occupe trop de place: je voudrois le dérober à la lumiere; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur eſt calme, nul ſon ne l'exhale; mais je ſuis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime? Il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours ces Sauvages bienfaiſans voudroient me faire partager la

joye qui les transporte. Je ne fais qu'en soupçonner la cause ; mais quand elle me seroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danses, leurs cris de joye, une liqueur rouge semblable au mays, * dont ils boivent abondamment, leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laisseroient pas douter que cette réjouissance ne se fît en

* Le *mays* est une plante dont les Indiens font une boisson forte & salutaire ; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes, & ils en boivent jusqu'à l'yvresse après le Sacrifice. *Voyez* l'Hist. des Incas, t. 2. p. 151.

l'honneur de l'Aſtre divin, ſi la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres. Mais, loin de prendre part à la joye publique, depuis la faute que j'ai commiſe, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zèle eſt plus reſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, ſon attention plus pénétrante.

Il a deviné que la préſence continuelle des Sauvages de ſa ſuite ajoutoit la contrainte à mon affliction; il m'a délivrée de leurs regards importuns: je n'ai preſque plus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu, mon cher

Aza? Il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets; le feu de ſes yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vû dans les tiens; j'y trouve des rapports qui ſéduiſent mon cœur. Hélas! que cette illuſion eſt paſſagere, & que les regrets qui la ſuivent ſont durables! Ils ne finiront qu'avec ma vie, puiſque je ne vis que pour toi.

LETTRE HUITIEME.

Zilia ranime ſes eſpérances à la vûe de la terre.

QUAND un ſeul objet réunit toutes nos penſées, mon cher Aza, les évenemens ne nous intéreſſent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le ſeul mobile de mon ame, aurois-je paſſé, comme je viens de faire, de l'horreur du déſeſpoir à l'eſpérance la plus douce? Le *Cacique* avoit déjà eſſayé pluſieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenê-

tre, que je ne regarde plus ſans frémir. Enfin preſſée par de nouvelles inſtances, je m'y ſuis laiſſé conduire. Ah! mon cher Aza, que j'ai été bien récompenſée de ma complaiſance!

Par un prodige incompréhenſible, en me faiſant regarder à travers une eſpéce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où, ſans le ſecours de cette merveilleuſe machine, mes yeux n'auroient pû atteindre.

En même tems, il m'a fait entendre par des ſignes, qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette

terre, & que ſa vûe étoit l'unique objet des réjouiſſances que j'ai priſes pour un ſacrifice au Soleil.

J'ai ſenti d'abord tout l'avantage de cette découverte; l'eſpérance, comme un trait de lumiere, à porté ſa clarté juſqu'au fond de mon cœur.

Il eſt certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir; il eſt évident qu'elle eſt une portion de ton Empire, puiſque le Soleil y répand ſes rayons bienfaiſans.* Je ne ſuis plus dans les fers des cruels Eſpagnols. Qui pourroit

* Les Indiens ne connoiſſoient pas notre hémiſphere, & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ſes enfans.

donc m'empêcher de rentrer ſous tes loix?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raiſon, mes deſirs, tout m'en aſſure. Je vole dans tes bras; un torrent de joye ſe répand dans mon ame; le paſſé s'évanouit; mes malheurs ſont finis; ils ſont oubliés; l'avenir ſeul m'occupe; c'eſt mon unique bien.

Aza, mon cher eſpoir, je ne t'ai pas perdu; je verrai ton viſage, tes habits, ton ombre; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même: eſt-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface?

LETTRE

LETTRE NEUVIEME.

Reconnoiſſance de Zilia pour les complaiſances de Déterville.

QUE les jours ſont longs, quand on les compte, mon cher Aza! le tems ainſi que l'eſpace n'eſt connu que par ſes limites. Nos idées & notre vûe ſe perdent également par la conſtante uniformité de l'un & de l'aute. Si les objets marquent les bornes de l'eſpace, il me ſemble que nos eſperances marquent celles du tems, & que, ſi elles nous abandonnent, ou qu'elles ne

ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'appercevons pas plus la durée du tems que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation, mon ame & mon cœur, également flétris par l'infortune, reſtoient enſevelis dans cet abandon total, horreur de la Nature, image du néant : les jours s'écouloient ſans que j'y priſſe garde ; aucun eſpoir ne fixoit mon attention ſur leur longueur : à préſent que l'eſperance en marque tous les inſtans, leur durée me paroît infinie, & je goûte le plaiſir, en recouvrant

la tranquillité de mon eſprit, de recouvrer la facilité de penſer.

Depuis que mon imagination eſt ouverte à la joye, une foule de penſées qui s'y préſentent, l'occupent juſqu'à la fatiguer. Des projets de plaiſir & de bonheur s'y ſuccedent alternativement; les idées nouvelles y ſont reçues avec facilité; celles même dont je ne m'étois point apperçue, s'y retracent ſans les chercher.

Depuis deux jeurs, j'entends pluſieurs mots de la langue du *Cacique*, que je ne croyois pas ſçavoir. Ce ne ſont encore que

les noms des objets : ils n'expriment point mes penſées & ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fourniſſent déjà quelques éclairciſſemens qui m'étoient néceſſaires.

Je ſçais que le nom du *Cacique* eſt *Déterville*, celui de notre maiſon flottante *Vaiſſeau*, & celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier m'a d'abord effrayé : je ne me ſouviens pas d'avoir entendu nommer ainſi aucune contrée de ton Royaume ; mais faiſant réflexion au nombre infini de celles qui le

compoſent, dont les noms me ſont échappés, ce mouvement de crainte s'eſt bien-tôt évanoui; pouvoit-il ſubſiſter longtems avec la ſolide confiance que me donne ſans ceſſe la vûe du Soleil? Non, mon cher Aza, cet Aſtre divin n'éclaire que ſes enfans; le ſeul doute me rendroit criminelle. Je vais rentrer ſous ton Empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des tranſports de ma joye, la reconnoiſſance me prépare un plaiſir délicieux: tu combleras d'honneurs & de

richeſſes le *Cacique* * bienfaiſant qui nous rendra l'un à l'autre; il portera dans ſa Province le ſouvenir de Zilia; la récompenſe de ſa vertu le rendra plus vertueux encore, & ſon bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut ſe comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi; loin de me traiter en eſclave, il ſemble être le mien; j'éprouve à préſent autant de complaiſances de ſa part, que j'en éprouvois de contradictions durant ma

* Les *Caciques* étoient des Gouverneurs de Provinces, tributaires des *Incas*.

maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amuſemens, il paroît n'avoir plus d'autres ſoins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur ſur l'idolâtrie dont je le ſoupçonnois.

Ce n'eſt pas qu'il ne répete ſouvent à peu près les mêmes démonſtrations que je prenois pour un culte; mais le ton, l'air & la forme qu'il y employe, me perſuadent que ce n'eſt qu'un jeu à l'uſage de ſa nation.

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j'ai répeté après lui, *oui*, *je vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joye se répand sur son visage; il me baise les mains avec transport, & avec un air de gayeté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa Religion, je ne le suis pas entierement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage & ses habillemens sont si différens des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses ré-

flexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere eſpérance : je paſſe ſucceſſivement de la crainte à la joye, & de la joye à l'inquiétude.

Fatiguée de la confuſion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois réſolu de ne plus penſer ; mais comment ralentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que ſur elle-même, & que de ſi grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve ſans

ceſſe dans la plus profonde obſcurité. Je ſçavois que la privation d'un ſens peut tromper à quelques égards, & je vois, avec ſurpriſe, que l'uſage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des Langues ſeroit-elle celle de l'ame ? O cher Aza ! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuſes vérités ! mais que ces triſtes penſées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours diſſipera en un moment les ténebres qui m'environnent.

LETTRE DIXIEME.

Débarquement de Zilia en France. Son erreur en ſe voyant dans un miroir. Son admiration à l'occaſion de ce Phénomene, dont elle ne peut comprendre la cauſe.

JE ſuis enfin arrivée à cette Terre, l'objet de mes deſirs, mon cher Aza; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me ſurprend, m'étonne & ne me laiſſe qu'une impreſſion vague, une perplexité ſtupide, dont je ne cherche

pas même à me délivrer. Mes erreurs répriment mes jugemens ; je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le peuple, qui nous suivoit en foule, me paroît être de la même nation que le *Cacique* ; mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du Soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au-dessus par

les prodiges dont elles ſont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a treſſailli; j'ai vû dans l'enfoncement une jeune perſonne habillée comme une Vierge du Soleil; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle ſurpriſe, mon cher Aza, quelle ſurpriſe extrême, de ne trouver qu'une réſiſtance impénétrable, où je voyois une figure humaine ſe mouvoir dans un eſpace fort étendu!

L'étonnement me tenoit immobile, les yeux attachés ſur cette ombre, quand Déterville

m'a fait remarquer ſa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois, je lui parlois, & je le voyois en même tems fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raiſon, ils offuſquent le jugement ; que faut-il penſer des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-deſſus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois, étoit la mienne ; mais de quoi cela m'inſtruit-il ? Le prodige en eſt-il moins grand ? Suis-je

moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza ; les moins habiles de cette Contrée sont plus sçavans que tous nos *Amautas*.

Déterville m'a donné une *China* * jeune & fort vive ; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins, & j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas ; leur présence réveille mes craintes.

* Servante ou femme de chambre.

A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzco* *. Cependant je ne puis encore juger de rien ; mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur seul inébranlable ne désire, n'espere, & n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

* Capitale du Perou.

LETTRE ONZIEME.

Jugement que porte Zilia des François, & de leurs manieres.

QUOIQUE j'aye pris tous les ſoins qui ſont en mon pouvoir pour acquérir quelque lumiere ſur mon ſort, mon cher Aza, je n'en ſuis pas mieux inſtruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pû remarquer, c'eſt que les Sauvages de cette contrée paroiſſent auſſi bons, auſſi humains que le *Cacique*; ils chantent & danſent, comme s'ils

avoient tous les jours des terres à cultiver. * Si je m'en rapportois à l'oppoſition de leurs uſages à ceux de notre nation, je n'aurois plus d'eſpoir; mais je me ſouviens que ton auguſte pere a ſoumis à ſon obéiſſance des provinces fort éloignées, & dont les peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres: pourquoi celle-ci n'en ſeroit-elle pas une? Le Soleil paroît ſe plaire à l'éclairer; il eſt plus beau, plus pur que je ne

* Les terres ſe cultivoient en commun au Perou, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouiſſance.

l'ai jamais vû, & j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inſpire : il ne me reſte d'inquiétude que ſur la longueur du tems qu'il faudra paſſer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait ſur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le ſeul uſage de la Langue du pays pourra m'apprendre la vérité & finir mes inquiétudes.

Je ne laiſſe échapper aucune occaſion de m'en inſtruire ; je profite de tous les momens où Déterville me laiſſe en liberté pour prendre des leçons de ma

China ; c'eſt une foible reſſource : ne pouvant lui faire entendre mes penſées, je ne puis former aucun raiſonnement avec elle. Les ſignes du *Cacique* me ſont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une eſpece de langage, qui nous ſert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maiſon, où, ſans cette intelligence, je me ſerois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle que j'habite ; beaucoup de monde y étoit

assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vûe me déplut, les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer & qui recommençoient, lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, excitèrent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettrois une faute, ſi je ſortois, & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit ſans ſujet; je reſtai donc, & portant toute mon attention ſur ces femmes, je crus démêler que la ſingularité de mes habits cauſoit ſeule la ſurpriſe des unes & les ris offenſans des autres: j'eus pitié de leur foibleſſe; je ne penſai plus qu'à leur perſuader par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme, que j'aurois pris pour un *Curacas* (*a*), s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier, je pris pour la *Pallas* (*b*) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sçais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle ! les beaux yeux !* ..... un autre homme lui répondit : *des graces, une taille de Nymphe !* ....

(*a*) Les *Curacas* étoient de petits Souverains d'une Contrée ; ils avoient le privilége de porter le même habit que les Incas.

(*b*) Nom générique des Princesses.

Hors les femmes, qui ne dirent rien, tous répéterent à peu près les mêmes mots; je ne ſçais pas encore leur ſignification: mais ils expriment ſûrement des idées agréables; car en les prononçant, le viſage eſt toujours riant.

Le *Cacique* paroiſſoit extrêmement ſatisfait de ce que l'on diſoit; il ſe tint toujours à côté de moi, ou, s'il s'en éloignoit, pour parler à quelqu'un, ſes yeux ne me perdoient pas de vûe, & ſes ſignes m'avertiſſoient de ce que je devois faire: de mon côté, j'étois fort attentive

tive à l'obſerver pour ne point bleſſer les uſages d'une nation ſi peu inſtruite des nôtres.

Je ne ſçais, mon cher Aza, ſi je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité ſi impatiente, que les paroles ne leur ſuffiſant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le ſon de leur voix. Ce que j'ai vû de leur agitation continuelle m'a pleinement perſuadée du peu d'importance des

démonſtrations du *Cacique* qui m'ont tant cauſé d'embarras, & ſur leſquelles j'ai fait tant de fauſſes conjectures.

Il baiſa hier les mains de la *Pallas*, & celles de toutes les autres femmes ; il les baiſa même au viſage, ce que je n'avois pas encore vû : les hommes venoient l'embraſſer ; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par ſon habit, & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur eſprit par la vivacité de leurs geſtes, je ſuis

ſûre que nos expreſſions meſurées, que les ſublimes comparaiſons qui expriment ſi naturellement nos tendres ſentimens & nos penſées affectueuſes, leur paroîtroient inſipides; ils prendroient notre air ſérieux & modeſte pour de la ſtupidité, & la gravité de notre démarche pour un engourdiſſement. Le croirois-tu, mon cher Aza? Malgré leurs imperfections, ſi tu étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu ſur tout ce qu'ils font, les rend aimables; & ſi mon ame étoit plus

heureuſe, je trouverois du plaiſir dans la diverſité des objets qui ſe préſentent ſucceſſivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leur nouveauté ; toi ſeul fais mon bien & mes plaiſirs.

LETTRE DOUZIEME.

Tranſports de Déterville, modérés tout-à-coup par le reſpect. Réflexions de Zilia ſur l'état de Déterville, dont elle ignore la cauſe. Sa nouvelle ſurpriſe en ſe voyant dans un carroſſe. Son admiration à la vûe des beautés de la Nature.

J'AI paſſé bien du tems, mon cher Aza, ſans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation; j'ai cependant un grand nombre de choſes extraordinaires à t'apprendre; je profite d'un peu de loiſir pour eſſayer de t'en inſtruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *China* l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas; peut-être je regretterois d'avantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit

fait regarder par-tout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure; il s'arrêta à l'entrée de la porte & nous regarda long-tems ſans parler: ſa rêverie étoit ſi profonde, qu'il ſe détourna pour laiſſer ſortir la *China*, & ſe remit à ſa place ſans s'en appercevoir; les yeux attachés ſur moi, il parcouroit toute ma perſonne avec une attention ſérieuſe dont j'étois embarraſſée, ſans en ſçavoir la raiſon.

Cependant, afin de lui mar-

quer ma reconnoiſſance pour ſes nouveaux bienfaits, je lui tendis la main, & ne pouvant exprimer mes ſentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il ſe plaît à me faire répéter; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne ſçais quel effet ils firent dans ce moment-là ſur lui; mais ſes yeux s'animerent, ſon viſage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ſes bras; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me ſerra fortement la

main, en prononçant d'une voix émuë : *Non . . . . . le reſpect . . . ſa vertu . . .* & pluſieurs autres mots que je n'entends pas mieux, & puis il courut ſe jetter ſur ſon ſiége à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ſes mains avec tous les ſignes d'une profonde douleur.

Je fus allarmée de ſon état, ne doutant pas que je ne lui euſſe cauſé quelque peine ; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repouſſa doucement ſans me regarder, & je n'oſai plus lui rien dire. J'étois dans le

plus grand embarras, quand les domeſtiques entrerent pour nous apporter à manger; il ſe leva, nous mangeâmes enſemble à la maniere accoutumée, ſans qu'il parût d'autre ſuite à ſa douleur qu'un peu de triſteſſe; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur; tout cela me paroît inconcevable.

Je n'oſois lever les yeux ſur lui, ni me ſervir des ſignes qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien; cependant nous mangions dans un tems ſi différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne

pus m'empêcher de lui en témoigner ma ſurpriſe. Tout ce que je compris à ſa réponſe, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique*, après être ſorti & rentré pluſieurs fois, vint me prendre par la main ; je me laiſſai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit paſſé, & en cherchant à demêler ſi le changement de lieu n'en étoit pas une ſuite.

A peine eumes-nous paſſé la derniere porte de la maiſon, qu'il m'aida à monter un pas aſſez haut, & je me trouvai dans une petite chambre où

l'on ne peut ſe tenir debout ſans incommodité, où il n'y a pas aſſez d'eſpace pour marcher, mais où nous fûmes aſſis fort à l'aiſe, le *Cacique*, la *China* & moi. Ce petit endroit eſt agréablement meublé : une fenêtre de chaque côté l'éclaire ſuffiſamment.

Tandis que je le conſiderois avec ſurpriſe, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit ſi étroitement, ô mon cher Aza ! que les prodiges ſont familiers dans ce pays ! je ſentis cette machine ou cabane, je ne ſçais comment la nommer, je la ſentis

ſe mouvoir & changer de place. Ce mouvement me fit penſer à la maiſon flottante : la frayeur me ſaiſit ; le *Cacique*, attentif à mes moindres inquiétudes, me raſſura, en me faiſant voir par une des fenêtres, que cette machine ſuſpendue aſſez près de la terre, ſe mouvoit par un ſecret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit auſſi voir que pluſieurs *Hamas* *, d'une eſpece qui nous eſt inconnue, marchoient devant nous & nous traînoient après eux. Il faut, ô lumiere de mes jours,

* Nom générique des bêtes.

un génie plus qu'humain pour inventer des choſes ſi utiles & ſi ſingulieres ; mais il faut auſſi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui moderent ſa puiſſance, puiſqu'elle n'eſt pas la maîtreſſe du Monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuſe machine, nous n'en ſortons que la nuit pour prendre du repos dans la premiere habitation qui ſe rencontre, & je n'en ſors jamais ſans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté pendant ce

voyage des plaiſirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoiſſois pas les beautés de l'Univers ; quel bien j'aurois perdu !

Il faut, ô l'ami de mon cœur, que la Nature ait placé dans ſes ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vû des prodiges inventés par les hommes ne m'a point cauſé le raviſſement que j'éprouve dans l'admiration de l'Univers. Les Campagnes immenſes, qui ſe changent & ſe renouvellent ſans ceſſe à mes regards, emportent mon ame avec autant de rapi-

dité que nous les traverſons.

Les yeux parcourent, embraſſent & ſe repoſent tout à la fois ſur une infinité d'objets auſſi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes à ſa vûe que celles du Monde entier. Cette erreur nous flatte; elle nous donne une idée ſatisfaiſante de notre propre grandeur, & ſemble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le Ciel préſente des images, dont la pompe & la magnificence ſurpaſſent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté des nuées tranſpa-

rentes, assemblées autour du Soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres & de lumiere, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes: de l'autre, un astre moins brillant s'éleve, reçoit & répand une lumiere moins vive sur les objets, qui, perdant leur activité par l'absence du Soleil, ne frappent plus nos sens que d'une maniere douce, paisible & parfaitement harmonique avec le silence qui regne sur la terre. Alors revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénetre dans notre ame: nous jouissons de l'Uni-

vers comme le poſſédant ſeuls ; nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une ſérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; & ſi quelques regrets viennent les troubler, ils ne naiſſent que de la néceſſité de s'arracher à cette douce rêverie pour nous renfermer dans les folles priſons que les hommes ſe ſont faites, & que toute leur induſtrie ne pourra jamais rendre que mépriſables, en les comparant aux ouvrages de la Nature.

Le *Cacique* a eu la complaiſance de me faire ſortir tous les jours de la cabane roulante, pour me laiſſer contempler à

loiſir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de ſatisfaction.

Si les beautés du Ciel & de la terre ont un attrait ſi puiſſant ſur notre ame, celles des forêts, plus ſimples & plus touchantes, ne m'ont cauſé ni moins de plaiſir ni moins d'étonnement.

Que les bois ſont délicieux, mon cher Aza ! En y entrant, un charme univerſel ſe répand ſur tous les ſens & confond leur uſage. On croit voir la fraîcheur avant de la ſentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adouciſſent la lumiere qui les pénetre, & ſemblent frapper le ſentiment auſſi-tôt que les yeux. Une

odeur agréable, mais indéterminée, laiſſe à peine diſcerner ſi elle affecte le goût ou l'odorat; l'air même, ſans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure, qui ſemble nous donner un ſens de plus, ſans pouvoir en déſigner l'organe.

O mon cher Aza! que ta préſence embelliroit des plaiſirs ſi purs! Que j'ai déſiré de les partager avec toi! Témoin de mes tendres penſées, je t'aurois fait trouver dans les ſentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'Univers.

LETTRE TREIZIEME.

Arrivée de Zilia à Paris. Elle eſt différemment accueillie de la mere & de la ſœur de Déterville.

ME voici enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris : c'eſt le terme de notre voyage ; mais, ſelon les apparences, ce ne ſera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je ſuis arrivée, plus attentive que jamais ſur tout ce qui ſe paſſe, mes découvertes ne produiſent que du tourment, & ne me préſagent que des malheurs. Je trou-

ve ton idée dans le moindre de mes desirs curieux, & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vûe.

Autant que j'en puis juger, par le tems que nous avons employé à traverser cette ville, & par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient rassembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quito;* je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette

grande ville ; mais, hélas ! quelle différence !

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes ; elle me paroît un Univers, plutôt qu'une habitation particuliere. J'eſſayerois en vain de te donner une idée juſte de la hauteur des maiſons ; elles ſont ſi prodigieuſement élevées, qu'il eſt plus facile de croire que la Nature les a produites telles qu'elles ſont, que de comprendre comment des hommes ont pû les conſtruire.

C'eſt ici que la famille du *Cacique* fait ſa réſidence. La

maiſon qu'elle habite eſt preſque auſſi magnifique que celle du Soleil ; les meubles & quelques endroits des murs ſont d'or ; le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belles couleurs qui repréſentent aſſez bien les beautés de la Nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mere. Nous la trouvâmes à demi couchée ſur un lit à peu près de la même forme que celui des *Incas* & de même métal. * Après avoir préſenté ſa main au *Caci-*

* Les lits, les chaiſes, les tables des Incas étoient d'or maſſif.

que,

que, qui la baiſa en ſe proſternant preſque juſqu'à terre : elle l'embraſſa ; mais avec une bonté ſi froide, une joye ſi contrainte, que, ſi je n'euſſe été avertie, je n'aurois pas reconnu les ſentimens de la Nature dans les careſſes de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher ; elle jetta ſur moi un regard dédaigneux, & ſans répondre à ce que ſon fils lui diſoit, elle continua d'entourer gravement ſes doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine qui avoit fait quelques pas vers lui ; il l'embraſſa auſſi-bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* avoit paru dans cette chambre, une jeune fille à peu près de mon âge étoit accourue ; elle le ſuivoit avec un empreſſement timide qui étoit remarquable. La joye éclatoit ſur ſon viſage ſans en bannir un fond de triſteſſe intéreſſant. Déterville l'embraſſa la derniere ; mais avec une ten-

dreſſe ſi naturelle que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels ſeroient nos tranſports, ſi, après tant de malheurs, le ſort nous réuniſſoit !

Pendant ce tems, j'étois reſtée auprès de la *Pallas* par reſpect * ; je n'oſois m'en éloigner, ni lever les yeux ſur elle. Quelques regards ſéveres, qu'elle jettoit de tems en tems ſur moi, achevoient de m'intimider, & me donnoient une contrainte qui gênoit juſqu'à mes penſées.

* Les filles, quoique du ſang Royal, portoient un grand reſpect aux femmes mariées,

Enfin, comme ſi la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main & me conduiſit près d'une fenêtre où nous nous aſſîmes. Quoique je n'entendiſſe rien de ce qu'elle me diſoit, ſes yeux pleins de bonté me parloient le langage univerſel des cœurs bienfaiſans; ils m'inſpiroient la confiance & l'amitié: j'aurois voulu lui témoigner mes ſentimens; mais ne pouvant m'exprimer ſelon mes deſirs, je prononçai tout ce que je ſçavois de ſa Langue.

Elle en ſourit plus d'une

fois en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaiſir dans cette eſpece d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles aſſez haut, en regardant la jeune fille, qui baiſſa les yeux, repouſſa ma main qu'elle tenoit dans les ſiennes, & ne me regarda plus.

A quelque tems de-là, une vieille femme d'une phyſionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint enſuite me prendre par le bras, me conduiſit preſque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maiſon, & m'y laiſſa ſeule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelques soulagemens à mes inquiétudes ; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement subit des manieres de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de rester, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point opposé à l'espece de violence

qu'on m'avoit faite ; enfin toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe ſçait augmenter ſes peines, ſe préſenterent à la fois ſous les plus triſtes aſpects. Je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amerement mon affreuſe deſtinée, quand je vis entrer ma *China*.

Dans la ſituation où j'étois, ſa vûe me parut un bonheur ; je courus à elle, je l'embraſſai en verſant des larmes ; elle en fut touchée : ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit réduit à la pitié de ſoi-même, celle des autres nous eſt bien

précieuſe. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui comptois mes chagrins comme ſi elle eût pû m'entendre ; je lui faiſois mille queſtions, comme ſi elle eût pû y répondre : ſes larmes parloient à mon cœur, les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

J'eſpérois encore revoir Déterville à l'heure du repas ; mais on me ſervit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce *Cacique* eſt le ſeul humain qui ait eu pour

moi de la bonté ſans interruption ; l'habitude de le voir s'eſt tournée en beſoin. Son abſence redoubla ma triſteſſe : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le ſommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, ſuivi de la jeune perſonne dont le bruſque dédain m'avoit été ſi ſenſible.

Elle ſe jetta ſur mon lit, & par mille careſſes elle ſembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'aſſit à côté du lit ; il paroiſſoit avoir autant

de plaiſir à me revoir que j'en ſentois de n'en être point abandonnée ; ils ſe parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Inſenſiblement leur entretien devint plus ſérieux. Sans entendre leurs diſcours, il m'étoit aiſé de juger qu'ils étoient fondés ſur la confiance & l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais ſi-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *Cacique* des éclairciſſemens ſur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ſes réponſes, fut que la jeune fille que je voyois ſe nommoit Céline, qu'elle étoit ſa ſœur, que le grand homme que j'avois vû dans la chambre de la *Pallas* étoit ſon frere aîné, & l'autre jeune femme l'épouſe de ce frere.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit ſœur du *Cacique ;* la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit ſi agréable que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittaſſent.

Après leur départ, j'ai paſſé le reſte du tems deſtiné au re-

pos à m'entretenir avec toi ; c'eſt tout mon bien, c'eſt toute ma joye. C'eſt à toi ſeul, chere ame de mes penſées, que je développe mon cœur : tu ſeras à jamais le ſeul dépoſitaire de mes ſecrets, de ma tendreſſe & de mes ſentimens.

LETTRE QUATORZ.

Mortifications qu'eſſuye Zilia dans un cercle de différentes perſonnes.

SI je ne continuois, mon cher Aza, à prendre ſur mon ſommeil le tems que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'exiſte que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de Vierge, & l'on m'oblige de reſter tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui ſe change & ſe renouvelle à

tout moment ſans preſque diminuer.

Cette diſſipation involontaire m'arrache ſouvent malgré moi à mes tendres penſées ; mais ſi je perds pour quelques inſtans cette attention vive qui unit ſans ceſſe mon ame à la tienne, je te retrouve bien-tôt dans les comparaiſons avantageuſes que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vû de Sauvages ſi orgueilleuſement familiers que ceux-ci. Les femmes ſur-tout

me paroiſſent avoir une bonté mépriſante qui révolte l'Humanité & qui m'inſpireroit peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, ſi je les connoiſſois mieux.

Une d'entr'elles m'occaſionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le tems que l'aſſemblée étoit la plus nombreuſe, elle avoit déjà parlé à pluſieurs perſonnes ſans m'appercevoir ; ſoit que le haſard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jettant les yeux

ſur moi, quitta précipitamment ſa place, vint à moi, me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que ſa vivacité le lui ſuggera, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention ſcrupuleuſe, elle fit ſigne à un jeune homme de s'approcher & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnaſſe à la liberté que l'un & l'autre ſe donnoient, la richeſſe des habits de la femme, me la faiſant prendre pour une *Pallas*, & la

magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui*, * je n'osois m'opposer à leur volonté ; mais ce Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la *Pallas*, & peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise & une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux instruite que lui des loix de l'honnêteté.

* Prince du Sang : il falloit une permission de l'Inca pour porter de l'or sur les habits, & il ne le permettoit qu'aux Princes du Sang Royal.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune Sauvage, que celui-ci s'appuyant d'une main ſur ſon épaule, fit des ris ſi violens, que ſa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débarraſſa, & lui dit, en rougiſſant, des mots d'un ton ſi froid, que la gayeté du jeune homme s'évanouit, & n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna ſans répliquer & ne revint plus.

O mon cher Aza ! que les

mœurs de ces pays me rendent reſpectables celles des enfans du Soleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle cherement à mon ſouvenir ton tendre reſpect, ta ſage retenue & les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai ſenti au premier moment de ta vûe, cheres délices de mon ame, & je le ſentirai toute ma vie ; toi ſeul réunis toutes les perfections que la Nature a répandues ſéparément ſur les humains, comme elle a raſſemblé dans mon cœur tous les ſenti-

mens de tendreſſe & d'admiration qui m'attachent à toi juſqu'à la mort.

LETTRE QUINZIEME.

Admiration de Zilia pour les préſens que Déterville lui fait.

PLUS je vis avec le *Cacique* & ſa ſœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me perſuader qu'ils ſoient de cette nation : eux ſeuls connoiſſent & reſpectent la vertu.

Les manieres ſimples, la bonté naïve, la modeſte gayeté de Céline feroient volontiers penſer qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête, le tendre ſérieux de ſon frere, perſuaderoient faci-

lement qu'il eſt né du ſang des *Incas*. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard, ſi des malheurs les euſſent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le *Cacique* ne ſoit ton tributaire. *

Il n'entre jamais dans ma chambre, ſans m'offrir un préſent de quelques-unes des choſes merveilleuſes dont cette contrée abonde. Tantôt ce ſont

* Les *Caciques* & les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la Reine. Ils ne ſe préſentoient jamais devant l'un & l'autre ſans leur offrir un tribut des curioſités que produiſoit la Province où ils commandoient.

des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable. Une autre fois ce ſont des pierres légeres & d'un éclat ſurprenant, dont on orne ici preſque toutes les parties du corps ; on en paſſe aux oreilles, on en met ſur l'eſtomac, au col, ſur la chauſſure, & cela eſt très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amuſant, ce ſont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité ſinguliere. Les uns ſervent à compoſer des ouvrages que Céline m'apprend

à faire ; d'autres d'une forme tranchante ſervent à diviſer toutes ſortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut ſans effort, & d'une maniere fort divertiſſante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais n'étant point à notre uſage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puiſſent t'en donner l'idée.

Je te garde ſoigneuſement tous ces dons, mon cher Aza ; outre le plaiſir que j'aurai de ta ſurpriſe, lorſque tu les verras, c'eſt qu'aſſurément ils ſont à toi. Si le *Cacique* n'étoit ſoumis

à

à ton obéiſſance, me payeroit-il un tribut qu'il ſçait n'être dû qu'à ton rang ſuprême ? Les reſpects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penſer que ma naiſſance lui étoit connue. Les préſens dont il m'honore me perſuadent ſans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton Epouſe, puiſqu'il me traite d'avance en *Mama-Oella* *.

Cette conviction me raſſure & calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté

* C'eſt le nom que prenoient les Reines en montant ſur le trône.

de m'exprimer pour ſçavoir du *Cacique* les raiſons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais juſques-là j'aurai encore bien des peines à ſouffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame*, (c'eſt le nom de la mere de Déterville,) ne ſoit auſſi aimable que celle de ſes enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occaſions une froideur & un dédain qui me mortifient, ſans que je puiſſe en découvrir la cauſe, & par une oppoſition de ſenti-

mens que je comprends encore moins, elle exige que je ſois continuellement avec elle.

C'eſt pour moi une gêne inſupportable ; la contrainte regne par-tout où elle eſt : ce n'eſt qu'à la dérobée que Céline & ſon frere me font des ſignes d'amitié. Eux-mêmes n'oſent ſe parler librement devant elle. Auſſi continuent-ils à paſſer une partie des nuits dans ma chambre ; c'eſt le ſeul tems où nous jouiſſons en paix du plaiſir de nous voir ; & quoique je ne participe gueres à leurs entretiens, leur préſence m'eſt toujours agréable.

Il ne tient pas aux ſoins de l'un & de l'autre que je ne ſois heureuſe. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton ſouvenir & ma tendreſſe m'occupent toute entiere.

LETTRE SEIZIEME.

Zilia apprend la Langue françoiſe. Ses réflexions ſur le caractère de notre Nation.

IL me reſte ſi peu de *Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'oſe en faire uſage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme ſi, en les épargnant, je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaiſir de mon ame, le ſoutien de ma vie : rien ne ſoulagera le poids de ton abſence ; j'en ſerai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conſerver le ſouvenir des plus ſecrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conſerver la mémoire des principaux uſages de cette nation ſinguliere pour amuſer ton loiſir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reſte bien peu d'eſpérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à préſent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la ſuite me les rappeller ſans un ſecours étran-

ger? On m'en offre un, il eſt vrai; mais l'exécution en eſt ſi difficile, que je la crois impoſſible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de ſa Langue, & de la méthode dont on ſe ſert ici pour donner une ſorte d'exiſtence aux penſées. Cela ſe fait en traçant avec une plume, de petites figures que l'on appelle *lettres*, ſur une matiere blanche & mince que l'on nomme *papier*. Ces figures ont des noms; ces noms mêlés enſemble re-

préſentent les ſons des paroles : mais ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que ſi je réuſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroyables pour m'inſtruire ; je m'en donne bien davantage pour apprendre : cependant je fais ſi peu de progrès que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je ſçavois qu'une autre voye pût m'éclaircir de ton ſort & du mien.

Il n'en eſt point, mon cher

Aza ! Auſſi ne trouvé-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſinguliere étude. Je voudrois vivre ſeule, afin de m'y livrer ſans relâche ; & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la chambre de *Madame*, me devient un ſupplice.

Dans les commencemens, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne ; mais quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bien-tôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe peignent le viſage de la même couleur : elles ont toujours les

mêmes manieres, & je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser; mais en général je soupçonne cette Nation de n'être point telle qu'elle paroît; je pense que l'affectation est son caractère dominant.

Si les démonstrations de zele & d'empressement, dont on décore ici les moindres devoirs de la société, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'hu-

manité que les nôtres : cela ſe peut-il penſer ?

S'ils avoient autant de ſérénité dans l'ame que ſur le viſage, ſi le penchant à la joye, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit ſincere, choiſiroient-ils pour leurs amuſemens des ſpectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit, où l'on repréſente à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne ſont plus ; * avec cette

* Les Incas faiſoient repréſenter des eſpeces de Comedies, dont les ſujets étoient

différence que ſi nous ne rappellons que la mémoire des plus ſages & des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célebre que les inſenſés & les méchans. Ceux qui les repréſentent, crient & s'agitent comme des furieux ; j'en ai vû un pouſſer ſa rage juſqu'à ſe tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils perſécutent, pleurent ſans ceſſe, & font des geſtes de déſeſpoir, qui n'ont pas beſoin des paroles dont ils ſont accompagnés, pour faire

tirés des meilleures actions de leurs prédéceſſeurs.

connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors ſont ſi humains, ſe plaiſe à la repréſentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili, ou accablé leurs ſemblables ?

Mais, peut-être a-t-on beſoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette penſée me vient ſans la chercher : ſi elle étoit juſte, que je plaindrois cette nation ! La nôtre, plus favoriſée de la Nature, chérit le bien par ſes propres

attraits ; il ne nous faut que des modeles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE DIX-SEPT.

Parallele que fait Zilia de nos différens Spectacles.

JE ne ſçais plus que penſer du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le ſuis pour aſſeoir un jugement ſur ſon caractere.

On m'a fait voir un ſpectacle totalement oppoſé au premier. Celui-là cruel, effrayant, révolte la raiſon, & humilie l'Humanité. Celui-ci amuſant,

agréable, imite la Nature, & fait honneur au bon ſens. Il eſt compoſé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de femmes que le premier. On y repréſente auſſi quelques actions de la vie humaine; mais ſoit que l'on exprime la peine ou le plaiſir, la joye ou la triſteſſe, c'eſt toujours par des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des ſons ſoit univerſelle; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes paſſions que l'on a repréſentées, que ſi elles euſſent été exprimées dans notre

Langue, & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il differe ſuivant les différentes nations. La Nature plus puiſſante & plus attentive aux beſoins & aux plaiſirs de ſes créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin de ſecours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles en-

tendues dans une partie du Monde, & qui n'ont aucune ſignification dans l'autre, il n'eſt pas moins certain que de tendres gémiſſemens frappent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement biſarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaiſir gai, que le récit d'une hiſtoire divertiſſante, ou une plaiſanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement?

Eſt-il dans aucune langue des expreſſions qui puiſſent

communiquer le plaiſir ingénu avec autant de ſuccès que font les jeux naïfs des animaux? Il ſemble que les danſes veulent les imiter, du moins inſpirent-elles à peu près le même ſentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce ſpectacle tout eſt conforme à la Nature & à l'Humanité. Eh! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inſpirer de la joie?

J'en reſſentis moi-même & j'en emportois preſque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En ſortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, & nous nous ſoutenions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec ſa belle-ſœur qu'il conduiſoit, lorſqu'un jeune Sauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laiſſa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline, qui s'étoit effrayée à ſon abord juſqu'à me faire partager le tremblement qui la ſaiſit, tourna la tête languiſſamment vers lui, lorſqu'il nous

quitta. Elle me parut ſi foible, que la croyant attaquée d'un mal ſubit, j'allois appeller Déterville pour la ſecourir; mais elle m'arrêta & m'impoſa ſilence en me mettant un de ſes doigts ſur la bouche; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui déſobéir.

Le même ſoir, quand le frere & la ſœur ſe furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçû; ſur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois penſé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit poſſible que l'on s'ef-

frayât de la préſence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites; mais hélas! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds; ces nœuds, qui me ſembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne ſont déjà plus que les triſtes objets de mes regrets. L'illuſion me quitte, l'affreuſe vérité prend ſa place, mes penſées errantes, égarées dans le vuide immenſe de l'abſence, s'anéanti-

ront déſormais avec la même rapidité que le tems. Cher Aza, il me ſemble que l'on nous ſépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza ! cher eſpoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre !

LETTRE DIX-HUIT.

Zilia détrompée, & éclairée ſur ſon malheur par les connoiſſances qu'elle acquiert.

COMBIEN de tems effacé de ma vie, mon cher Aza! Le Soleil a fait la moitié de ſon cours depuis la derniere fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faiſois, en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double abſence m'a paru longue! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la ſupporter! Je ne vivois que dans l'avenir; le préſent ne me paroiſſoit

roiſſoit plus digne d'être compté. Toutes mes penſées n'étoient que des deſirs, toutes mes réflexions que des projets tous mes ſentimens que des eſpérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interpretes de ma tendreſſe. Je me ſens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher! Que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce ſentiment toutes les ſortes d'exiſtences qu'il peut avoir! Je voudrois le tracer ſur

le plus dur métal, ſur les murs de ma chambre, ſur mes habits, ſur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas! que la connoiſſance de celle dont je me ſers à préſent m'a été funeſte! Que l'eſpérance qui m'a portée à m'en inſtruire étoit trompeuſe! A meſure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel Univers s'eſt offert à mes yeux; les objets ont pris une autre forme; chaque éclairciſſement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon eſprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a ſéduit; le Soleil

même m'a trompée. Il éclaire le Monde entier dont ton Empire n'occupe qu'une portion, ainſi que bien d'autres Royaumes qui le compoſent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abuſée ſur ces faits incroyables: on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples ſoumis à ton obéiſſance, je ſuis ſous une domination non ſeulement étrangere, mais ſi éloignée de ton Empire, que notre nation y ſeroit encore ignorée, ſi la cupidité des Eſpagnols ne leur avoit fait ſur-

monter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pû faire? Si tu m'aimes, si tu me desires, si tu penses encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi; les périls à surmonter, les fatigues à supporter seront des plaisirs pour mon cœur.

LETTRE DIX-NEUV.

Zilia dans un Couvent avec Céline, ſœur de Déterville. Elle eſt la Confidente des Amours de Céline.

JE ſuis encore ſi peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive ſouvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappellé avec peine à mon ſouvenir; je recommence, je ne fais

pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse; la vivacité de mes sentimens applaniroit toutes les difficultés. Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrois que tu n'ignorasses aucune de mes actions; néanmoins elles sont depuis longtems si peu intéressantes, & si uniformes, qu'il me seroit impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal évenement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un eſpace de tems que l'on nomme *ſix mois*, il eſt allé faire la guerre pour les intérêts de ſon Souverain. Lorſqu'il partit, j'ignorois encore l'uſage de ſa langue; cependant à la vive douleur qu'il fit paroître en ſe ſéparant de ſa ſœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-tems.

J'en verſai bien des larmes; mille craintes remplirent mon cœur; les bontés de Céline ne purent les effacer. Je perdois en lui la plus ſolide eſpérance

de te revoir. A qui aurois-je pû avoir recours, s'il m'étoit arrivé de nouveaux malheurs? Je n'étois entendue de perſonne.

Je ne tardai pas à reſſentir les effets de cette abſence. *Madame*, dont je n'avois que trop deviné le dédain, & qui ne m'avoit tant retenue dans ſa chambre, que par je ne ſçais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naiſſance & du pouvoir qu'elle a ſur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maiſon de Vierges, où nous ſommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas, ſi au moment où je

ſuis en état de tout entendre, elle ne me privoit des inſtructions dont j'ai beſoin ſur le deſſein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent ſont d'une ignorance ſi profonde, qu'elles ne peuvent ſatisfaire à mes moindres curioſités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ſes bienfaits, aux connoiſſances de l'eſprit, aux ſentimens du cœur, & je crois même à la raiſon; du moins leurs diſcours le font-ils penſer.

Enfermées, comme les nô-

tres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du Soleil. Ici les murs ouverts en quelques endroits, & seulement fermées par des morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors; c'est ce qu'on appelle des *parloirs*.

C'est à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au Maître qui me les donne; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer

de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux inſtruite ; je remarque dans les réponſes qu'elle fait à mes queſtions un certain embarras qui ne peut partir que d'une diſſimulation maladroite ou d'une ignorance honteuſe. Quoi qu'il en ſoit, ſon entretien eſt toujours borné aux intérêts de ſon cœur & à ceux de ſa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en ſortant du Spectacle où l'on chante, eſt ſon Amant, comme j'avois cru le deviner. Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, &

pour l'en empêcher plus ſûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle ; c'eſt que cette mere glorieuſe & dénaturée profite d'un uſage barbare, établi parmi les grands Seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre ſon fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déjà obligé Déterville à choiſir un certain Ordre, dont il ne pourra plus ſortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *Vœux*.

Céline réſiſte de tout ſon pouvoir au ſacrifice que l'on exige d'elle ; ſon courage eſt ſoutenu par des Lettres de ſon Amant, que je reçois de mon Maître à écrire, & que je lui rends ; cependant ſon chagrin apporte tant d'altération dans ſon caractere, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlaſſe ſa langue, elle répand ſur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des ſiennes, je l'écoute ſans ennui, je la plains ſans effort, je la conſole avec amitié ; & ſi ma

tendreſſe réveillée par la peinture de la ſienne me fait chercher à ſoulager l'oppreſſion de mon cœur, en prononçant ſeulement ton nom, l'impatience & le mépris ſe peignent ſur ſon viſage; elle me conteſte ton eſprit, tes vertus, & juſqu'à ton amour.

Ma *China* même, (je ne lui ſçais point d'autre nom; celui-là a paru plaiſant, on le lui a laiſſé:) ma *China*, qui ſembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occaſions, ſe donne la hardieſſe de m'exhorter à ne plus penſer à toi, ou, ſi je lui impoſe ſilence, elle ſort. Cé-

line arrive; il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reſte que la ſeule & pénible ſatisfaction de couvrir ce papier des expreſſions de ma tendreſſe, puiſqu'il eſt le ſeul témoin docile des ſentimens de mon cœur.

Hélas! je prends peut-être des peines inutiles; peut-être ne ſçauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible penſée affoiblit mon courage, ſans rompre le deſſein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conſerve mon illuſion pour

te conſerver ma vie ; j'écarte la raiſon barbare qui voudroit m'éclairer. Si je n'eſperois te revoir, je périrois, mon cher Aza ; j'en ſuis certaine. Sans toi la vie m'eſt un ſupplice.

LETTRE VINGTIEME.

Peinture que fait Zilia de nos uſages, d'après ſes lectures.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon eſprit; cependant elles ne ſont gueres moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, cauſée par les uſages généraux de cette nation, ſi différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées, tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet Empire, entierement oppoſé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le *Capa-Inca* eſt obligé de pourvoir à la ſubſiſtance de ſes peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs ſujets ; auſſi les crimes & les malheurs viennent-ils preſque tous des beſoins mal ſatisfaits.

Le malheur des Nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur miſere réelle.

Le commun des hommes ne

ſoutient ſon état que par ce qu'on appelle *commerce*, ou *induſtrie*; la mauvaiſe foi eſt le moindre des crimes qui en réſultent.

Une partie du peuple eſt obligée, pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres: les effets en ſont ſi bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils ſuffiſamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il eſt impoſſible d'acquérir une portion de cette terre que la Nature a donnée à tous les hommes. Sans poſſéder ce qu'on appelle

du bien, il eſt impoſſible d'avoir de l'or, & par une inconſéquence qui bleſſe les lumieres naturelles, & qui impatiente la raiſon, cette nation orgueilleuſe, ſuivant les loix d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain ce qui eſt néceſſaire au ſoutien de ſa vie & de ſon état. Ce Souverain répand ſes libéralités ſur un ſi petit nombre de ſes ſujets, en comparaiſon de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part,

que d'ignominie à ſe délivrer par la mort de l'impoſſibilité de vivre ſans honte.

La connoiſſance de ces triſtes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les miſérables, & de l'indignation contre les loix. Mais hélas ! que la maniere mépriſante dont j'entendis parler de ceux qui ne ſont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions ſur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni induſtrie ; je fais néceſſairement partie des citoyens de cette ville. O ciel ! dans quelle claſſe dois-je me ranger ?

Quoique tout ſentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commiſe me ſoit étranger, quoique je ſente combien il eſt inſenſé d'en recevoir par des cauſes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de ſouffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me ſeroit inſupportable, ſi je n'eſpérois qu'un jour ta généroſité me mettra en état de récompenſer ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'eſt pas que Céline ne mette tout en œuvre pour cal-

mer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays me donne en général de la défiance de leurs paroles. Leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richeſſes. Les meubles, que je croyois d'or, n'en ont que la ſuperficie ; leur véritable ſubſtance eſt de bois : de même ce qu'ils appellent *politeſſe* cache légerement leurs défauts ſous les dehors de la vertu ; mais avec un peu d'attention, on en découvre auſſi aiſément l'artifice, que celui de leurs fauſſes richeſſes.

Je dois une partie de ces connoiſſances à une ſorte d'écriture que l'on appelle *Livres*. Quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me ſont fort utiles ; j'en tire des notions. Céline m'explique ce qu'elle en ſçait, & j'en compoſe des idées que je crois juſtes.

Quelques-uns de ces Livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres ce qu'ils ont penſé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaiſir que je trouverois à les lire, ſi je les entendois

dois mieux, ni le desir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'ame ce que le Soleil est à la terre, & que je trouverois avec eux toutes les lumieres, tous les secours dont j'ai besoin; mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire. A peine avoit-elle pensé que les livres fussent faits par des hommes; elle en ignore les noms, & même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amaſſer de ces merveilleux Ouvrages ; je te les expliquerai dans notre langue ; je goûterai la ſuprême félicité de donner un plaiſir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! le pourrai-je jamais ?

LETTRE VINGT-UN.

On envoye un Religieux à Zilia pour lui faire embraſſer le Chriſtianiſme. Il lui apprend la cauſe des évenemens qu'elle a ſubis, & s'efforce de la détourner du deſſein qu'elle forme de retourner vers Aza.

JE ne manquerai plus de matiere pour t'entretenir, mon cher Aza ; on m'a fait parler à un *Cuſipata*, que l'on nomme ici *Religieux :* inſtruit de tout, il m'a promis de ne me rien laiſſer ignorer. Poli comme un Grand Seigneur, ſçavant comme un *Amauta*, il ſçait auſſi par-

faitement les uſages du monde que les dogmes de ſa Religion. Son entretien, plus utile qu'un Livre, m'a donné une ſatisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont ſéparée de toi.

Il venoit pour m'inſtruire de la Religion de France, & m'exhorter à l'embraſſer. De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle preſcrit, elles ſont tirées de la loi naturelle, & en vérité auſſi pures que les nôtres; mais je n'ai pas l'eſprit aſſez ſubtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs & les uſages de la nation: j'y trouve au con-

traire une inconſéquence ſi remarquable, que ma raiſon refuſe abſolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes de cette Religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'hiſtoire de *Mancocapa*, & du marais *Tiſicaca* *. La morale en eſt ſi belle que j'aurois écouté le *Cuſipata* avec plus de complaiſance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte ſacré que nous rendons au Soleil. Toute partialité détruit la confiance. J'aurois pû appliquer à ſes raiſonnemens ce qu'il oppoſoit aux miens: mais ſi les loix de

* Voyez l'Hiſtoire des Incas.

l'humanité défendent de frapper ſon ſemblable, parce que c'eſt lui faire un mal, à plus forte raiſon ne doit-on pas bleſſer ſon ame par le mépris de ſes opinions. Je me contentai de lui expliquer mes ſentimens ſans contrarier les ſiens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me preſſoit de changer le ſujet de notre entretien; je l'interrompis dès qu'il me fut poſſible, pour faire des queſtions ſur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cuzco*, & ſur la poſſibilité d'en faire le trajet. Le *Cuſipata* y ſatisfit avec bonté, & quoiqu'il me déſignât la diſtance de ces deux villes

d'une façon déſeſperante, quoiqu'il me fît regarder comme inſurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me ſuffit de ſçavoir que la choſe étoit poſſible pour affermir mon courage, & me donner la confiance de communiquer mon deſſein au bon Religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entrepriſe avec des mots ſi doux, qu'il m'attendrit moi-même ſur les périls auſquels je m'expoſerois : cependant ma réſolution n'en fut point ébranlée. Je priai le *Cuſipata* avec les plus vives inſtances de m'enſeigner

les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail : il me dit seulement que Déterville, par sa haute naissance & par son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourroit tout ce qu'il voudroit ; & qu'ayant un oncle tout-puissant à la Cour d'Espagne, il pouvoit plus aisément que personne me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour, qu'il m'assura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec hon-

neur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnoissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le sçavant homme m'apprit aussi comment le hazard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux Empire, & que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit

fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit ſorti victorieux, après avoir pris pluſieurs Vaiſſeaux aux Eſpagnols, entre leſquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obſcurité où je vivois ſur tant d'évenemens funeſtes ; & ce n'eſt pas un petit ſoulagement à mes peines. J'attends le reſte du retour de Déterville ; il eſt humain, noble, vertueux : je dois compter ſur ſa généroſité. S'il me rend à toi, quel bienfait ! Quelle joie ! Quel bonheur !

LETTRE VINGT-DEUX.

Indignation de Zilia occaſionnée par tout ce que lui dit le Religieux des Auteurs & de ſon Amour pour Aza.

J'AVOIS compté, mon cher Aza, me faire un ami du ſçavant *Cuſipata;* mais une ſeconde viſite qu'il m'a faite a détruit la bonne opinion que j'avois priſe de lui dans la premiere.

Si d'abord il m'avoit paru doux & ſincere, cette fois je n'ai trouvé que de la rudeſſe & de la fauſſeté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'eſprit tranquille ſur les intérêts de ma tendreſſe, je voulus ſatisfaire ma curioſité ſur les hommes merveilleux qui font des Livres. Je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la ſociété.

Je ne ſçais ce que le *Cuſipata* trouva de plaiſant dans mes queſtions; mais il ſourit à chacune, & n'y répondit que par des diſcours ſi peu meſurés,

qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, ſi je l'en crois, ces hommes ſans contredit au-deſſus des autres, par la nobleſſe & l'utilité de leur travail, reſtent ſouvent ſans récompenſe & ſont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs penſées, ainſi que le peuple vend, pour ſubſiſter, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être!

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplaît gueres moins ſous le maſque tranſparent de la plaiſanterie, que ſous le voile épais de la ſéduc-

tion : celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me ſatisfaire, je remis la converſation ſur le projet de mon voyage ; mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'oppoſa des raiſonnemens ſi forts & ſi convainquans, que je ne trouvai que ma tendreſſe pour toi qui pût les combattre : je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaye, & paroiſſant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des rail-

leries, qui, toutes insipides qu'elles étoient, ne laisserent pas de m'offenser. Je m'efforçai de le convaincre de la vérité; mais à mesure que les expressions de mon cœur en prouvoient les sentimens, son visage & ses paroles devinrent séveres : il osa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvois t'aimer sans crime.

A ces paroles insensées, la plus vive colere s'empara de mon ame; j'oubliai la modé-

ration que je m'étois prescrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je pensois de la fausseté de ses paroles, je lui protestai mille fois de t'aimer toujours, & sans attendre ses excuses, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois sûre qu'il ne pourroit me suivre.

O mon cher Aza, que la raison de ce pays est bisarre ! Elle convient en général que la premiere des vertus est de faire du bien, d'être fidele à ses engagemens ; elle défend en particulier de tenir ceux

que le ſentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnoiſſance, & ſemble preſcrire l'ingratitude.

Je ſerois louable ſi je te rétabliſſois ſur le thrône de tes peres ; je ſuis criminelle en te conſervant un bien plus précieux que tous les Empires du Monde. On m'approuveroit, ſi je récompenſois tes bienfaits par les thréſors du Perou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne poſſede que ma tendreſſe ; on veut que je te la raviſſe : il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah !

mon cher Aza, je les trahirois toutes, si je cessois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs loix, je le serai à mon amour; je ne vivrai que pour toi.

LETTRE VINGT-TROIS.

Retour de Déterville de l'armée. Son entretien avec Zilia, qui lui témoigne la reconnoiſſance la plus vive, mais en conſervant toujours tout ſon amour pour Aza. Douleur de Déterville. Généroſité de ſon amour. Reproches de Céline à Zilia.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joye de te voir qui pourroit l'emporter ſur celle que m'a cauſé le retour de Déterville; mais comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter ſans mélange, elle a été bien-tôt ſuivie d'une triſteſſe qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre, quand on vint myſtérieuſement l'appeller : il n'y avoit pas long-tems qu'elle m'avoit quittée, lorſqu'elle me fit dire de me rendre au Parloir ; j'y courus : Qu'elle fut ma ſurpriſe d'y trouver ſon frere avec elle !

Je ne diſſimulai point le plaiſir que j'eus de le voir ; je lui dois de l'eſtime & de l'amitié : ces ſentimens ſont preſque des vertus ; je les exprimai avec autant de vérité que je les ſentois.

Je voyois mon Libérateur, le ſeul appui de mes eſpéran-

ces : j'allois parler ſans contrainte de toi, de ma tendreſſe, de mes deſſeins ; ma joie alloit juſqu'au tranſport.

Je ne parlois pas encore François, lorſque Déterville partit ; combien de choſes n'avois-je pas à lui apprendre, combien d'éclairciſſemens à lui demander, combien de reconnoiſſance à lui témoigner ? Je voulois tout dire à la fois, je diſois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus pendant ce tems-là que la triſteſſe qu'en entrant j'avois remarquée ſur le viſage de Déterville, ſe diſſi-

poit & faiſoit place à la joie : je m'en applaudiſſois ; elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attends tout ! Cependant ma ſincerité le jetta dans une erreur qui me coûte à préſent bien des larmes.

Céline étoit ſortie en même tems que j'étois entrée ; peut-être ſa préſence auroit-elle épargné une explication ſi cruelle.

Déterville, attentif à mes paroles, paroiſſoit ſe plaire à les entendre, ſans ſonger à m'interrompre. Je ne ſçais quel

trouble me saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, & lui en expliquer le motif; mais les expressions me manquerent, je les cherchois: il profita d'un moment de silence, & mettant un genou en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue: A quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos discours? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma sœur

vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne ſçais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pû vous donner ; mais je ſuis bien aſſurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas eſpérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je, en l'interrompant, moi, je ne vous aime point ! Ah ! Déterville, comment votre ſœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur : je me haïrois moi-même, ſi je croyois pouvoir ceſſer de vous aimer.

Pendant

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il ſembloit, à l'avidité de ſes regards, qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu; je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, eſt-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez-vous pas vous-même ? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me ſéduit; peut-être n'eſt-ce que pour me replonger plus cruellement dans le déſeſpoir d'où je ſors.

Vous m'étonnez, repris-je; d'où naît votre défiance? Depuis que je vous connois, ſi je n'ai pû me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime? Non, repliqua-t-il, je ne puis encore me flatter: vous ne parlez pas aſſez bien le François pour détruire mes juſtes craintes; vous ne cherchez point à me tromper, je le ſçais: mais expliquez-moi quel ſens vous attachez à ces mots adorables, *je vous aime.* Que mon ſort ſoit décidé; que je meure à vos pieds, de douleur ou de plaiſir.

Ces mots, lui dis-je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles, ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié & la reconnoissance m'attachent à vous; ces sentimens plaisent à mon cœur, & doivent satisfaire le vôtre.

Ah! Zilia, me répondit-il, que vos termes s'affoiblissent, que votre ton se refroidit! Céline m'auroit-elle dit la vérité? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites? Non, lui dis-je, le sen-

timent que j'ai pour Aza eſt tout différent de ceux que j'ai pour vous; c'eſt ce que vous appellez l'amour . . . . . Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je, en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jetter au Ciel des regards remplis de douleur? J'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous & lui, puiſque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en reſſentit jamais.

Comment cela ſe pourroit-il, repris-je ? Vous n'êtes point de ma nation ; loin que vous m'ayez choiſie pour votre épouſe, le hazard ſeul nous a joints, & ce n'eſt même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raiſon auriez-vous pour moi les ſentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous juſqu'à la mort ? Né tendre, pareſſeux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pé-

nétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchiſe que j'y déſirois, ne m'ont laiſſé pour elles qu'un goût vague ou paſſager; j'ai vécu ſans paſſion juſqu'au moment où je vous ai vûe: votre beauté me frappa, mais ſon impreſſion auroit peut-être été auſſi légere que celle de beaucoup d'autres, ſi la douceur & la naïveté de votre caractere ne m'avoient préſenté l'objet que mon imagination m'avoit ſi ſouvent compoſé. Vous ſçavez, Zilia, ſi je l'ai reſpecté cet objet de mon adoration: que ne m'en a-t-il pas coûté

pour réſiſter aux occaſions ſéduiſantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation ! Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes tranſports, ſi je les euſſe écoutés ! Mais loin de vous offenſer, j'ai pouſſé la diſcrétion juſqu'au ſilence ; j'ai même exigé de ma ſœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! ſi vous n'êtes point touchée d'un reſpect ſi tendre, je vous fuirai ; mais je le ſens, ma mort ſera le prix du ſacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, pénétrée de la douleur ſincere dont je le voyois accablé : hélas ! quel ſacrifice ! Je ne ſçais ſi celui de ma vie ne me ſeroit pas moins affreux.

Eh ! bien, Zilia, me dit-il, ſi ma vie vous eſt chere, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, & je l'aimerai juſqu'à la mort : je ne ſçais, ajoutai-je, ſi vos loix vous permettent d'aimer deux objets de la même maniere ; mais nos uſages & mon cœur

me le défendent. Contentez-vous des ſentimens que je vous promets; je ne puis en avoir d'autres : la vérité m'eſt chère, je vous la dis ſans détour.

De quel ſang froid vous m'aſſaſſinez, s'écria-t-il ! Ah ! Zilia, que je vous aime, puiſque j'adore juſqu'à votre cruelle franchiſe ! Eh ! bien, continua-t-il après avoir gardé quelques momens le ſilence, mon amour ſurpaſſera votre cruauté. Votre bonheur m'eſt plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette ſincérité qui me déchire ſans ménagement. Quelle eſt votre

eſpérance ſur l'amour que vous conſervez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous ſeul. Je lui expliquai enſuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impoſſible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou tout au moins, qu'il auroit aſſez de bonté pour faire paſſer juſqu'à toi des nœuds qui t'inſtruiroient de mon ſort, & pour m'en faire avoir les réponſes, afin qu'inſtruite de ta deſtinée, elle ſerve de regle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec un ſang froid affecté, les meſures néceſſaires pour découvrir le ſort de votre Amant: vous ſerez ſatisfaite à cet égard; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza. Des obſtacles invincibles vous ſéparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur: mes larmes coulerent en abondance, elles m'empêcherent long-tems de répondre à Déterville, qui de ſon côté gardoit un morne ſilence. Eh! bien, lui dis-je enfin, je

ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui : ſi votre amitié eſt aſſez généreuſe pour nous procurer quelque correſpondance, cette ſatisfaction ſuffira pour me rendre la vie moins inſupportable, & je mourrai contente, pourvû que vous me promettiez de lui faire ſçavoir que je ſuis morte en l'aimant.

Ah ! c'en eſt trop, s'écria-t-il, en ſe levant bruſquement : oui, s'il eſt poſſible, je ſerai le ſeul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels

efforts eſt capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En diſant ces mots, il ſortit & me laiſſa dans un état que je ne comprends pas encore; j'étois demeurée debout, les yeux attachés ſur la porte par où Déterville venoit de ſortir, abîmée dans une confuſion de penſées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y ſerois reſtée long-tems, ſi Céline ne fût entrée dans le Parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit ſorti

ſi-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit paſſé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de ſon frere. Enſuite tournant ſa douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, ſans que j'oſaſſe y oppoſer un ſeul mot. Qu'aurois-je pû lui dire ? mon trouble me laiſſoit à peine la liberté de penſer ; je ſortis, elle ne me ſuivit point. Retirée dans ma chambre, j'y ſuis reſtée un jour ſans oſer paroître, ſans avoir eu de nouvelles de perſonne, & dans un déſordre d'eſprit qui ne me

permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le déſeſpoir de ſon frere, ſes dernieres paroles, auſquelles je voudrois & je n'oſe donner un ſens favorable, livrerent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le ſeul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendreſſe les conſeils dont j'ai beſoin; cette erreur m'a ſoutenue pendant que j'écrivois; mais qu'elle a peu duré! Ma lettre

eſt finie, & les caracteres n'en ſont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je ſouffre ; tu ne ſçais pas même ſi j'exiſte, ſi je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le ſçauras-tu jamais ?

LETTRE VINGT-QUAT.

Maladie de Zilia. Refroidiſſement de Céline à ſon égard. Mort de la mere de Déterville. Remords de Zilia, & à quelle occaſion.

JE pourrois encore appeller une abſence le tems qui s'eſt écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie, que l'on nomme la *fiévre*. Si, comme je le crois, elle a été cauſée par les paſſions doulou-

reuſes qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les triſtes réflexions dont je ſuis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéreſſer à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les ſoins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air ſi froid, elle a eu ſi peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ſes ſentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour ſon frere l'indiſpoſe contre moi, elle me reproche ſans ceſſe de le rendre malheureux; la hon-

te de paroître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément ſont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariété & de peine de la part du frere & de la ſœur, je ne ſuis pas inſenſible aux évenemens qui changent leurs deſtinées.

La mere de Déterville eſt morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti ſon caractere, elle a donné tout ſon bien à ſon fils aîné. On eſpere que les gens de Loi empêcheront l'effet de cette injuſtice. Déter-

ville, désintéressé par lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir & matin. Ses Lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquiétudes si vives sur ma santé, que, quoique Céline affecte, en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles

me ſoient lûes; néanmoins je ſuis perſuadée qu'il s'en abſtiendroit, s'il étoit inſtruit des reproches dont cette lecture eſt ſuivie. Ils font leur impreſſion ſur mon cœur. La triſteſſe me conſume.

Juſqu'ici, au milieu des orages, je jouiſſois de la foible ſatisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne ſouilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit; à préſent je ne puis penſer, ſans une ſorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuſes deux perſonnes auſquelles je dois la vie; que je

trouble le repos dont elles jouiroient ſans moi ; que je leur fais tout le mal qui eſt en mon pouvoir : & cependant je ne puis, ni ne veux ceſſer d'être criminelle. Ma tendreſſe pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE VINGT-CINQ.

Déterville inſtruit Zilia ſur le ſort d'Aza, qu'elle veut aller trouver en Eſpagne. Déterville au déſeſpoir conſent à ſes deſirs.

QUE la prudence eſt quelquefois nuiſible, mon cher Aza! j'ai réſiſté long-tems aux preſſantes inſtances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaiſance que par laſſitude de diſputer avec Céline, je me ſuis laiſſée conduire au parloir.

A la vûe du changement affreux qui rend Déterville presque méconnoissable, je suis restée interdite; je me repentois déjà de ma démarche; j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroissoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaisir?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais; je ne vous aurois pas obligée à me voir, si je ne vous apportois autant de joie que vous me causez de douleur. Est-ce trop exiger, qu'un moment de votre vûe, pour récompense

compenſe du cruel ſacrifice que je vous fais? Et ſans me donner le tems de répondre: voici, continua-t-il, une Lettre de ce parent dont on vous a parlé. En vous apprenant le ſort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes ſermens, quel eſt l'excès de mon amour; & tout de ſuite il me fit la lecture de cette Lettre. Ah! mon cher Aza, ai-je pû l'entendre ſans mourir de joie? Elle m'apprend que tes jours ſont conſervés, que tu es libre, que tu vis ſans péril à la Cour d'Eſpagne. Quel bonheur ineſpéré!

Cette admirable Lettre eſt écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment ſur ce précieux papier. Je ne pouvois en arracher les miens; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper; les larmes de l'amour inondoient mon viſage.

Si j'avois ſuivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ſes

peines ; je lui cachai mes tranſports, il ne vit que mes larmes.

Eh ! bien, Zilia, me dit-il, après avoir ceſſé de lire, j'ai tenu ma parole : vous êtes inſtruite du ſort d'Aza ; ſi ce n'eſt point aſſez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez ſans contrainte ; il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je duſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha.

Je fus quelques momens embarraſſée de ma réponſe ; je

craignois d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchois des termes qui exprimaſſent la vérité de mon cœur, ſans offenſer la ſenſibilité du ſien; je ne les trouvois pas : il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne ſera jamais ſans mélange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline; je voudrois ne vous point quitter, admirer ſans ceſſe vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je

ſens qu'en m'éloignant de deux perſonnes ſi cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais.... .... Quoi! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter! Ah! je n'étois point préparé à cette funeſte réſolution; je manque de courage pour la ſoutenir. J'en avois aſſez pour vous voir ici dans les bras de mon Rival. L'effort de ma raiſon, la délicateſſe de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel; je l'aurois préparé moi-même, mais je ne puis me ſéparer de vous; je ne puis renoncer à vous voir. Non, vous ne partirez point, conti-

nua-t-il avec emportement, n'y comptez pas, vous abusez de ma tendresse, vous déchirez sans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur!

C'est vous, lui dis-je, effrayée de sa résolution, c'est vous que je devrois accuser. Vous flétrissez mon ame en la forçant d'être ingrate; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié, ne ternissez pas une générosité sans exemple

par un déſeſpoir qui feroit l'amertume de ma vie ſans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même ſentiment que vous ne pouvez ſurmonter; ne me forcez pas à me plaindre de vous; laiſſez-moi chérir votre nom, le porter au bout du Monde, & le faire réverer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne ſçais comment je prononçai ces paroles: mais Déterville, fixant ſes yeux ſur moi, ſembloit ne me point regarder; renfermé en lui-même, il demeura long-tems dans une profonde méditation; de mon

côté je n'osois l'interrompre : nous observions un égal silence, quand il reprit la parole & me dit avec une espece de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je sens toute mon injustice, mais renonce-t-on de sang froid à la vûe de tant de charmes ! Vous le voulez, vous serez obéie. Quel sacrifice, ô ciel ! Mes tristes jours s'écouleront, finiront sans vous voir. Au moins si la mort . . . N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant ; ma foiblesse me trahiroit : donnez-moi deux jours pour m'assurer de moi-

même, je reviendrai vous voir; il eſt néceſſaire que nous prenions enſemble des meſures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puiſſe l'heureux Aza ſentir tout ſon bonheur! En même tems il ſortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me ſoit cher, quoique je fuſſe pénétrée de ſa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien-aiſe qu'il ſe retirât.

Qu'il eſt doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie! Je paſſai le reſte de la

journée dans les plus tendres raviſſemens. Je ne t'écrivis point ; une Lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit rappellé ton abſence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur, ſi tu avois joint à la précieuſe Lettre que j'ai reçue quelques gages de ta tendreſſe ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi, tu es inſtruit de mon ſort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie eſt égale à la mien-

ne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine ſans mélange. Cependant tu as embraſſé la Religion de ce peuple féroce. Quelle eſt-elle? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendreſſe, comme celle de France voudroit que je renonçaſſe à la tienne? Non, tu l'aurois rejettée.

Quoi qu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes Loix; ſoumiſe à tes lumieres, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inſéparables. Que puis-

je craindre? Bien-tôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIX.

Zilia, déterminée par les raiſons de Déterville, ſe réſoud à attendre Aza.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai; mon bonheur s'accroît chaque jour par ſes propres circonſtances. Je ſors de l'entrevûe que Déterville m'avoit aſſignée; quelque plaiſir que je me fois fait de ſurmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le ſacrifie ſans regret au bonheur de te voir plûtôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Eſpagne, que, quoiqu'il m'ait généreuſement laiſſé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre; le tems eſt trop cher pour le prodiguer ſans néceſſité.

Peut-être avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de ſoin, ſi je n'euſſe tiré des éclairciſſemens ſur mon voyage, qui m'ont décidée en ſecret, ſur le parti que je prends; & ce ſecret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me ſuis ſouvenue que, pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des piéces d'argent & quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu ſçavoir ſi c'étoit par obligation, ou par ſimple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-ſeulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos *. Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui ſeroit néceſſaire pour contenter l'a-

* Les Incas avoient établi ſur les chemins de grandes maiſons où l'on recevoit les voyageurs ſans aucuns frais.

vidité de ce peuple intéreſſé ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois-je me réſoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va preſque juſqu'à l'ignominie ? Je ne le puis, mon cher Aza ; cette raiſon ſeule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaiſir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma réſolution.

Déterville a écrit devant moi au Miniſtre d'Eſpagne. Il le preſſe de te faire partir, avec une généroſité qui me pénetre de reconnoiſſance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai paſſés, pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaiſir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les aprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au deſſein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à préſent mille ſources de plaiſir, que je n'y avois pas apperçues.

Pluſieurs circonſtances, qui ne me paroiſſoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me devien-

nent intéreſſantes & agréables. Je ſuivois aveuglément le penchant de mon cœur, j'oublios que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Eſpagnols dont la ſeule idée me ſaiſit d'horreur; je trouve une ſatisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais: la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte ſans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a aſſuré qu'il nous étoit à jamais impoſſible de revoir la ville du Soleil. Après le ſéjour de notre patrie, en eſt-il un plus agréable que celui de la

France ? Il te plaira, mon cher Aza : quoique la ſincerité en ſoit bannie, on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la ſociété.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'eſt pas néceſſaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes thréſors ſuffit pour te faire admirer & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume ; tes vertus & tes ſentimens ne ſeront eſtimés que de Déterville & de moi ; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes lettres ; il m'a

assurée que tu trouverois des Interpretes pour t'expliquer les dernieres. On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte : adieu, cher espoir de ma vie ; je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes lettres, je te les garderai.

Comment supporterois-je la longueur de ton voyage, si je me privois du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur ?

LETTRE VINGT-SEPT.

Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia, & à quelle occaſion. Noble fierté de Zilia, qui refuſe les préſents que Céline veut lui faire. On apporte à Zilia des coffres pleins des ornemens du Temple du Soleil. Billet de Déterville. Libéralité de Zilia.

DEPUIS que je ſçais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoiſſois plus. Je penſe ſans ceſſe au plaiſir que tu auras à les recevoir, je vois tes tranſports, je les partage, mon ame ne re-

çoit de toute part que des idées agréables, & pour comble de joie, la paix eſt rétablie dans notre petite ſociété.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont ſa mere l'avoit privée. Elle voit ſon amant tous les jours, ſon mariage n'eſt retardé que par les aprêts qui y ſont néceſſaires. Au comble de ſes vœux, elle ne penſe plus à me quereller, & je lui en ai autant d'obligation que ſi je devois à ſon amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en ſoit le motif, nous ſommes toujours redevables à ceux qui

nous font éprouver un ſentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait ſentir tout le prix, par une complaiſance qui m'a fait paſſer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuſe d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes eſpeces; elle eſt accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la ſienne, & après m'avoir conſultée ſur les différentes beautés de tant d'ajuſtemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, & d'un air

empreſſé elle commandoit déjà à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir; mais voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le ſuis? Je vous dois la vie, & tout ce que j'ai; c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je ſçais que ſelon vos loix, quand

quand les bienfaits ne ſont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en eſt effacée. Attendez-donc que je n'en aye plus aucun beſoin, pour exercer votre généroſité. Ce n'eſt pas ſans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus moderé, que je me conforme à des ſentimens ſi peu naturels. Nos uſages ſont plus humains, celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne : vous m'avez appris à penſer autrement ; n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie plus touchée de mes larmes qu'irritée

de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : nous ſommes bien éloignés mon frere & moi, ma chere Zilia, de vouloir bleſſer votre délicateſſe ; il nous ſiéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu ; je voulois ſeulement que vous partageaſſiez avec moi les préſens d'un frere généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoiſſance : l'uſage, dans le cas où je ſuis, m'autoriſoit à vous les offrir ; mais puiſque vous en êtes offenſée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le pro-

mettez donc, lui ai-je dit? Oui, m'a-t-elle répondu en ſouriant, mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laiſſé faire, & la gayeté s'eſt rétablie entre nous: nous avons recommencé à examiner ſes parures plus en détail, juſqu'au tems où on l'a demandée au parloir: elle vouloit m'y mener; mais, mon cher Aza, eſt-il pour moi quelques amuſemens comparables à celui de t'écrire? Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la

maiſon religieuſe, pour demeurer dans la ſienne quand elle ſera mariée; mais ſi j'en ſuis crue . . . . . .

Aza, mon cher Aza, par quelle agréable ſurpriſe ma lettre fut-elle hier interrompue? Hélas! je croyois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne ſplendeur, je n'y comptois plus, je n'y penſois même pas. J'en ſuis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline ſuivie de quatre hommes accablés ſous

le poids de gros coffres qu'ils portoient ; ils les poſerent à terre & ſe retirerent. Je penſai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déjà en ſecret, lorſque Céline me dit, en me préſentant des clefs : ouvrez, Zilia, ouvrez ſans vous effaroucher ; c'eſt de la part d'Aza. Je le crus. A ton nom eſt-il rien qui puiſſe arrêter mon empreſſement ? J'ouvris avec précipitation, & ma ſurpriſe confirma mon erreur, en reconnoiſſant tout ce qui s'offrit à ma vûe pour des ornemens du temple du Soleil.

Un ſentiment confus, mêlé de triſteſſe & de joie, de plaiſir & de regret, remplit tout mon cœur. Je me proſternai devant ces reſtes ſacrés de notre culte & de nos autels; je les couvris de reſpectueux baiſers, je les arroſai de mes larmes, je ne pouvois m'en arracher, j'avois oublié juſqu'à la préſence de Céline; elle me tira de mon yvreſſe, en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes tranſports redoublerent; mais quoique je la déchiffraſſe avec

peine, je connus bien-tôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me ſera plus aiſé, mon cher Aza, de te le copier, que de t'en expliquer le ſens.

Billet de Déterville.

» Ces thréſors ſont à vous, » belle Zilia, puiſque je les ai » trouvés ſur le Vaiſſeau qui » vous portoit. Quelques diſ- » cuſſions arrivées entre les » gens de l'Equipage m'ont » empêché juſqu'ici d'en diſ- » poſer librement. Je voulois » vous les préſenter moi-mê- » me, mais les inquiétudes que

» vous avez témoignées ce ma-
» tin à ma ſœur ne me laiſ-
» ſent plus le choix du mo-
» ment. Je ne ſçaurois trop
» tôt diſſiper vos craintes ; je
» préférerai toute ma vie votre
» ſatisfaction à la mienne ».

Je l'avoue en rougiſſant, mon cher Aza, je ſentis moins alors la généroſité de Déterville, que le plaiſir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vaſe, que le hazard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Eſpagnols. C'eſt le même, mon cœur l'a

reconnu, que tes levres toucherent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* * préparé de ma main. Plus riche de ce thréſor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés : je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'oppoſa à mon deſſein.

Que vous êtes injuſte, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richeſſes immenſes à mon frere, vous

* Boiſſon des Indiens.

que l'offre d'une bagatelle offenſe ! Rappellez votre équité, ſi vous voulez en inſpirer aux autres.

Ces paroles me frapperent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil & de vengeance que de généroſité. Que les vices ſont près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je ſouffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'impoſer pour n'y pas chercher de l'adouciſſement. Ne me puniſſez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide ; ne

dédaignez pas quelques modeles du travail de nos malheureuſes contrées; vous n'en avez aucun beſoin, ma priere ne doit point vous offenſer.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux Arbuſtes d'or chargés d'oiſeaux & d'inſectes d'un travail excellent; je me hâtai de les lui préſenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de Coquillages, de Poiſſons, & de fleurs les mieux imitées: elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisis ensuite plusieurs Idoles des nations vaincues * par tes ancêtres, & une petite statue ** qui représentoit une vierge du Soleil ; j'y joignis un tigre, un lion & d'autres animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle, en souriant ; sans une

* Les Incas faisoient déposer dans le temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils soumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puisque l'Inca *Huayna* consulta l'Idole de Rimacc. *Histoire des Incas. Tom.* 1. *pag.* 350.

** Les Incas ornoient leurs maisons de statues d'or de toute grandeur, & même de gigantesques.

lettre de votre part, les préſens ſeroient mal reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour rien refuſer ; j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiſſance, & lorſque Céline fut ſortie, je diſtribuai de petits préſens à ſa *China*, & à la mienne : j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaiſir de donner.

Ce n'a pas été ſans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton ſouvenir, n'eſt point ſorti de mes mains.

La chaiſe d'or * que l'on conſervoit dans le temple pour le jour des viſites du *Capa - Inca* ton auguſte pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de thrône, me repréſente ta grandeur & la majeſté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Eſpagnols, ſuſpendue au-deſſus, excite ma vénération ; je me proſterne devant elle, mon eſprit l'adore, & mon cœur eſt tout à toi. Les deux

* Les Incas ne s'aſſeyoient que ſur des ſiéges d'or maſſif.

palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du thrône, me rappellent ſans ceſſe tes tendres ſermens.

Des fleurs, * des oiſeaux répandus avec ſymétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en racourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me ſuis ſi ſouvent entretenue

* On a déjà dit que les jardins du temple & ceux des maiſons royales étoient remplis de toutes ſortes d'imitations en or & en argent. Les Péruviens imitoient juſqu'à l'herbe appellée *mays*, dont ils faiſoient des champs tout entiers.

de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

Fin du premier Volume.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce premier Volume.

INTRODUCTION Hiſtorique aux Lettres Peruviennes, page 11.

LETTRE PREMIERE.

Les Eſpagnols entrent avec violence dans le Temple du Soleil, en arrachent Zilia, qui conſerve heureuſement ſes Quipos, *avec leſquels elle exprime ſes infortunes & ſa tendreſſe pour Aza.* p. 37.

LETTRE DEUXIEME.

Zilia rappelle à Aza le jour où il s'eſt offert la premiere fois à ſa

vûe, & où il lui apprit qu'elle deviendroit ſon épouſe. p. 53

LETTRE TROISIEME.

Les Eſpagnols tranſportent pendant la nuit Zilia dans un vaiſſeau. Priſe du vaiſſeau Eſpagnol par les François. Surpriſe de Zilia à la vûe des nouveaux objets qui l'environnent. 71

LETTRE QUATRIEME.

Abbattement & maladie de Zilia. Amour & ſoins de Déterville. 85

LETTRE CINQUIEME.

Idées confuſes de Zilia ſur les ſecours qu'on lui donne, & ſur les marques de tendreſſe de Déterville. 96

LETTRE SIXIEME.

Rétabliſſement de Zilia. Son éton-

nement & ſon déſeſpoir, en ſe voyant ſur un vaiſſeau. Elle veut ſe précipiter dans la mer. p. 105

LETTRE SEPTIEME.

Zilia, qu'on empêche de ſe précipiter, ſe repent de ſon projet. 111

LETTRE HUITIEME.

Zilia ranime ſes eſpérances à la vûe de la terre. 117

LETTRE NEUVIEME.

Reconnoiſſance de Zilia pour les complaiſances de Déterville. 121

LETTRE DIXIEME.

Débarquement de Zilia en France. Son erreur en ſe voyant dans un miroir. Son admiration à l'occaſion de ce Phénomene, dont elle ne peut comprendre la cauſe. 131

LETTRE ONZIEME.

Jugement que porte Zilia des François, & de leurs manieres. p. 137

LETTRE DOUZIEME.

Tranſports de Déterville, modérés tout-à-coup par le reſpect. Réflexions de Zilia ſur l'état de Déterville, dont elle ignore la cauſe. Sa nouvelle ſurpriſe en ſe voyant dans un carroſſe. Son admiration à la vûe des beautés de la Nature. 149

LETTRE TREIZIEME.

Arrivée de Zilia à Paris. Elle eſt différemment accueillie de la mere & de la ſœur de Déterville. 165

LETTRE QUATORZIEME.

Mortification qu'eſſuye Zilia dans

un cercle de différentes perſonnes. p. 181

LETTRE QUINZIEME.

Admiration de Zilia pour les préſens que Déterville lui fait. 189

LETTRE SEIZIEME.

Zilia apprend la Langue françoiſe. Ses réflexions ſur le caractère de notre Nation. 197

LETTRE DIX-SEPTIEME.

Parallele que fait Zilia de nos différens Spectacles. 207

LETTRE DIX-HUITIEME.

Zilia détrompée, & éclairée ſur ſon malheur par les connoiſſances qu'elle acquiert. 216

LETTRE DIX-NEUVIEME.

Zilia dans un Couvent avec Céli-

ne, ſœur de Déterville. Elle eſt la Confidente des amours de Céline. p. 221

LETTRE VINGTIEME.

Peinture que fait Zilia de nos uſages, d'après ſes lectures. 233

LETTRE VINGT-UNIEME.

On envoye un Religieux à Zilia pour lui faire embraſſer le Chriſtianiſme. Il lui apprend la cauſe des évenemens qu'elle a ſubis, & s'efforce de la détourner du deſſein qu'elle forme de retourner vers Aza. 243

LETTRE VINGT-DEUXIEME.

Indignation de Zilia occaſionnée par tout ce que lui dit le Religieux des Auteurs & de ſon Amour pour Aza. 251

LETTRE VINGT-TROISIEME.

Retour de Déterville de l'armée. Son entretien avec Zilia, qui lui témoigne la reconnoiſſance la plus vive, mais en conſervant toujours tout ſon amour pour Aza. Douleur de Déterville. Généroſité de ſon amour. Reproches de Céline à Zilia. p. 259

LETTRE VINGT-QUATRIEME.

Maladie de Zilia. Refroidiſſement de Céline à ſon égard. Mort de la mere de Déterville. Remords de Zilia, & à quelle occaſion. 281

LETTRE VINGT-CINQUIEME.

Déterville inſtruit Zilia ſur le ſort d'Aza, qu'elle veut aller trouver en Eſpagne. Déterville au déſeſpoir conſent à ſes deſirs. 287

LETTRE VINGT-SIXIEME.

Zilia, déterminée par les raisons de Déterville, se résoud à attendre Aza. p. 301.

LETTRE VINGT-SEPTIEME.

Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia, & à quelle occasion. Noble fierté de Zilia, qui refuse les présents que Céline veut lui faire. On apporte à Zilia des coffres pleins des ornemens du Temple du Soleil. Billet de Déterville. Libéralité de Zilia. 309

Fin de la Table.